
EX-LIBRIS DE LA GERMONIÈRE

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES NORMANDS.

LES

ÉLÉGIES DE JEAN DOUBLET

DIEPPOIS

REPRODUITES D'APRÈS L'ÉDITION DE 1559

AVEC LA VIE DU POÈTE

PAR

GUILLAUME COLLETET

UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

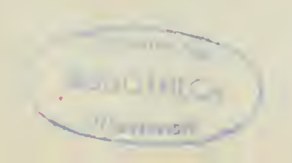
PROSPER BLANCHEMAIN



ROUEN

IMPRIMERIE DE HENRY BOISSEL

M.DCCC.LXIX



TIRAGE EXTRAORDINAIRE

A CINQUANTE EXEMPLAIRES

N° 26

PRÉFACE.

C'était à la fois un droit et un devoir, pour la Société des Bibliophiles normands, de reproduire le curieux volume qu'elle publie aujourd'hui.

Les Elégies de Jan Doublet, Dieppoys (Paris, pour Charles Langelier, 1559, in-4° de 55 ff.), sont devenues d'une excessive rareté. Les auteurs des *Annales poétiques*, dans leur Xe volume (Paris, Delalain, 1779, in-12), ont donné une courte notice sur le poëte dieppois et quatorze pièces de lui ; mais il avait échappé aux recherches du savant abbé Goujet.

On ne connaît aujourd'hui que trois exemplaires de ces *Elégies* :

1° Celui du duc de Lavallière, couvert d'une reliure en maroquin rouge du siècle dernier, doré sur tranche, et qui est à Paris, à la bibliothèque de l'Arsenal ;

2° Celui qui, après avoir appartenu au comte Alfred d'Auffay, était passé chez mon regrettable ami Edouard

Turquety, le poëte pur et délicat, le bibliophile éclairé, que j'ai eu la douleur de perdre au mois de novembre 1867. Ce volume, dont le titre a été réparé, est beaucoup plus grand de marges que celui de l'Arsenal; il est réglé et a été revêtu, par Trautz-Bauzonnet, d'une élégante reliure en maroquin rouge, avec dentelle intérieure et tranche dorée. Il a été adjugé, le 25 janvier 1868, pour la somme de 805 fr. à la vente de Turquety, faite par MM. Potier et Claudin, libraires à Paris.

3° Un dernier, signalé par M. Gustave Brunet comme se trouvant à la Bibliothèque de Bordeaux.

Un membre de notre Société, M. Frère, le savant auteur du *Manuel du Bibliographe Normand*, avait jadis fait don à la Bibliothèque de Dieppe d'un Doublet, qui depuis plusieurs années a disparu de ce dépôt.

Peut-être retrouvera-t-on cet exemplaire? Peut-être en découvrira-t-on d'autres? Toutefois nous ne pouvons pas même en compter quatre aujourd'hui.

Le format des publications de notre Société a presque permis de donner un fac-simile de l'édition originale. Cette reproduction identique était d'autant plus désirable que Doublet a adopté une orthographe qui lui est particulière, et qui, bien qu'elle affecte une simplicité exagérée, me semble préférable à celle de ses contemporains.

Il a évité d'encombrer les mots d'une foule d' y, de z et de lettres parasites ; mais il n'est pas non plus tombé dans la

bizarrerie de certains auteurs, tels que Taillemont *Lyonoès*, en son livre intitulé : *La Tricarite, plus qelqes chants en faveur de pluzieurs damoëzelles*, ou Baïf, en ses *Etrènes de poëzie françoëse an vers mesurés*, *Ansenemens de Faukilides*, etc., qui a été jusqu'à inventer des lettres nouvelles.

De même que son orthographe, la ponctuation de Doublet est simple, rationnelle et suffisante. En plusieurs endroits, où il semble s'être départi de ses règles, il est évident qu'il a négligé et abandonné à l'imprimeur la correction de ses épreuves.

Nous joignons aux poésies de J. Doublet, sa vie par Guillaume Colletet, qui n'a pas encore été publiée. On sait que l'*Histoire des Poëtes françois*, écrite pour le duc de Montausier, mari de la célèbre Julie d'Angennes et précepteur du Dauphin, est déposée en manuscrit à la Bibliothèque impériale du Louvre. C'est à M. Louis Barbier, conservateur-administrateur, que nous en devons la communication.

G. Colletet qui, au milieu du XVIIe siècle, demeurait à Paris, rue des Morfondus (aujourd'hui rue Saint-Etienne-du-Mont, n°s 33 à 39), dans une maison antérieurement habitée par Pierre de Ronsard, y avait réuni une bibliothèque curieuse, riche surtout en poëtes français, en ouvrages sur la poésie, en manuscrits et en autographes.

Après sa mort, cette collection fut vendue en bloc, par Claudine Le Nain, sa veuve, pour une somme de mille écus, au grand désespoir de François, son fils.

C'est certainement à même ses propres livres que Guillaume puisait les renseignements à l'aide desquels il écrivait ses notices, qui m'ont paru toutes disposées sur ce même plan : 1° Détails biographiques recueillis avec soin, soit dans les documents contemporains du poëte, soit dans ses poésies mêmes ; 2° Analyse et jugement de ses œuvres ; 3° quelques citations ; 4° certaines indications bibliographiques ; 5° enfin *testimonia* des écrivains qui ont mentionné celui dont il s'occupe.

Evidemment Colletet avait en sa possession un exemplaire de Doublet, peut-être un des trois seuls que l'on connaisse ; car c'est de la lecture de ce livre qu'il a tiré sa notice, à laquelle un examen plus attentif lui eût permis d'ajouter quelques circonstances intéressantes.

En effet, des indications fournies par le Poëte, on peut déduire qu'il naquit à Dieppe, vers 1528 ou 1529, que son père était bourgeois de cette ville et propriétaire d'un domaine dans les environs (1). Il avait des armoiries et ses oncles maternels, au nombre de quatre, portaient le nom de Mifant.

(1) La famille Doublet est fort peu connue.

On pourrait y rattacher un marin normand, le corsaire Doublet, qui vivait sous Louis XIV et qui enleva, dans un port d'Angleterre, un vaisseau qu'il ramena en France.

Parmi les homonymes de Doublet, je citerai d'abord un contemporain du poëte, maître Doublet, chirurgien de Jacques de Savoie, duc

Sa lignée était donc honorable. Sa mère était la fille de David Mifant (1), né vers 1450, qui fut conseiller du roi et gouverneur de Dieppe. David était aussi littérateur ; car il fit imprimer, en 1502, une traduction des *Offices* de Cicéron.

Outre cette fille, d'où naquit Doublet, David Mifant eut quatre fils, l'un desquels, Jacques, a laissé le *Tyrannique*, traduit du grec de Xénophon et la comédie de *la Fatale destinée*, que La Croix du Maine intitule *la Déesse Astrée* (2).

de Nemours, dont parle Brantôme dans le ch. XXVI de ses Grands Capitaines françois (M. le maréchal de Saint-André).

Un autre Doublet, musicien, nommé par Rabelais, dans le Prologue du IVe Livre de *Pantagruel*.

Jacques Doublet, religieux bénédictin, qui a écrit une histoire de l'abbaye de Saint-Denis (1560-1648).

Le médecin François Doublet, de Chartres (1751-1795).

Et un littérateur contemporain, M. Doublet de Boisthibault, né aussi à Chartres, en 1800.

Mais il est peu probable qu'ils tiennent aux Doublet de Dieppe.

(1) Les renseignements sur David Mifant (ce nom est écrit ailleurs Miffant ou Minfant) et sa lignée, sont tirés de La Croix du Maine, de Beauchamps et des mémoires pour servir à l'histoire de Dieppe, publiés en 1785, par Desmarquets, etc. La plupart sont dus à MM. Louis et Stephano de Merval, dont le savoir et l'obligeance m'ont été du plus grand secours dans mon travail.

(2) Bien que La Monnoie, dans ses annotations sur La Croix du Maine, prétende attribuer à David Mifant et non à Jacques, la comédie

Un autre, Estienne Mifant, sieur de Longueville, reçu conseiller clerc au Parlement de Rouen, en 1535, est probablement celui dont parle Doublet, en sa XXe Élégie.

J'ignore les prénoms et titres des deux derniers.

Cette famille était certainement une des plus importantes de la bourgeoisie Dieppoise, au XVIe siècle ; car « Charles Mifant, sieur d'Ancourt, dict fief de la Motte-Saint-Quentin et fiefferme de Commécourt, » demeurant à Dieppe, obtint des lettres d'anoblissement, données à Vincennes en mai 1574, vérifiées en la Chambre des Comptes de Rouen, le 19 juin 1579, et en la Cour des Aides de Normandie, le 17 septembre. (7e vol., fol. 195. Finances 1000 liv.)

Lors de la vérification des titres de noblesse, sous Louis XIV, en vertu de l'édit de 1666, *onze* Mifant furent maintenus dans leur noblesse, par jugement de M. Barrin de la Gallissonnière, intendant de Rouen, en date du 24 juillet 1667 ;

Un autre, par jugement du 22 juillet 1670 ;

Sept autres Mifant, par jugement de M. de Chamillard, intendant de Caen.

en question, je crois qu'on doit s'en rapporter au témoignage plus ancien de La Croix du Maine. — Cette comédie est citée dans une épitre adressée, en 1521, par Clément Marot à la duchesse d'Alençon. David Mifant avait 70 ans à cette époque; son fils Jacques était bien d'un âge alors à avoir écrit un et même plusieurs ouvrages.

Ils prouvèrent tous leur noblesse, de la charte d'anoblissement de 1574, et portaient pour armes :

D'azur à trois têtes pucellées d'argent, échevelées d'or, posées 2 et 1.

Lors des élections pour les états-généraux de 1789, *un seul* Mifant vota par procuration, au nombre des gentilshommes de Normandie.

C'était, à ce qu'il paraît, le dernier mâle de son nom. Sa fille unique, Mlle d'Ancourt, ne se maria point, et mourut à Dieppe, dans un âge fort avancé, le 1er septembre 1845.

Ainsi s'éteignit la lignée maternelle de Jean Doublet. Quant à lui-même, s'il fut marié, s'il laissa des enfants, on l'ignore. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il vivait encore en 1582, âgé d'environ 53 ans.

Un autre mystère, qu'on ne pénétrera jamais sans doute, c'est celui qui enveloppe l'*unique à ses yeux belle*, la jeune femme qu'il a chantée sous le nom de SIBILLE, probablement un pseudonyme. Le poëte eut la douleur de voir celle qu'il aimait mariée, par des parents avides, à un *vieux chicanous* de Rouen. Son amour n'en fut pas diminué ; il demeura fidèle et, lorsqu'au bout de peu d'années, elle devint veuve, il recommença à lui faire une cour assidue.

L'épousa-t-il enfin ?

L'auteur d'une charmante étude, publiée dans le *Bulle-*

tin du Bibliophile (1), M. le vicomte de Gaillon n'est pas de cet avis.

Pour ma part, j'aime mieux croire que la fidélité du poëte fut récompensée. S'il ne parle pas de son mariage, c'est que l'union n'était pas encore accomplie, quand il publiait ses Élégies. Pendant deux ans peut-être (car les deuils sont longs et rigoureux en Normandie), le respect dû à la mémoire du premier époux devait séparer les deux amans. Le poëte s'exila ; il alla chercher à Paris la consécration de sa gloire et y faire imprimer ses vers. Mais le temps expiré, lorsqu'il rentra dans sa patrie, le premier exemplaire de son livre, tout frais encore des presses de Langelier, dut être déposé sur les genoux de sa tendre et bien-aimée SIBILLE.

PROSPER BLANCHEMAIN.

Château de Longefont, juillet 1868.

(1) La notice biographique et littéraire que M. le vicomte de Gaillon a donnée sur J. Doublet, se trouve dans l'année 1856 du *Bulletin du Bibliophile* (Paris, Techener, 1856, in-8°), pag. 739 et suivantes. C'est un morceau remarquable, écrit pour les délicats. Nous en conseillons la lecture aux amateurs d'une critique fine, consciencieuse et éclairée.

JEAN DOUBLET.

Cette notice inédite est extraite de l'*Hiſtoire des Poëtes François*, par Guillaume Colletet, dont le manuscrit autographe est conservé à la Bibliothèque Impériale du Louvre, Ms. F. nº 2398.

JEAN DOUBLET

Par Guillaume COLLETET.

Quoiqu'à l'exemple de ces grandes villes de Tholoſe et de Rouen, la petite ville de Dieppe ait autrefois inſtitué des Palinodes et des jeux floraux le jour de l'hûreuſe Nativité de la Vierge et de ſon Aſſomption glorieuſe et qu'elle ait ouvert un Puy et décerné des prix honorables à tous les poëtes qui excelloient dans l'antique production des Chants-roiaux, des Rondeaux et des Ballades et finalement des ſonnets et des odes, ſi est-ce que je ne trouve pas qu'elle ait donné naiſſance à beaucoup de poëtes elle même (1), ſoit que

(1) Malgré l'affirmation de Colletet, Dieppe comptait, au XVIe siècle, plusieurs poëtes, entre autres le fameux navigateur Jean Parmentier,

l'air groſſier de ſon climat et le dur voiſinage de la mer, dont elle eſt un port célèbre, ne communiquent pas naturellement ces douces et ſecrettes ſemences qui portent les eſprits aux ſciences polies, ſoit que hors ces cérémonies extérieures elle ait toujours fait plus d'eſtat du trafic et du commerce que de la connoiſſance des beaux arts. Mais comme la Scythie, toute ſtérile qu'elle étoit en philoſophes, n'a pas laiſſé de produire autrefois un fameux Anacharſis, auſſi Dieppe a produit un Doublet, dont la naiſſance a pû donner quelque nouvelle réputation à ſa ville natale, et ce d'autant plus qu'il la loue

né en 1494 et mort en 1529, à Sumatra. Il fut plusieurs fois couronné aux Puys de Rouen et de Dieppe, et fit représenter différentes Farces et Moralités. Ses Œuvres ont été publiées en 1531, par Pierre Crignon, son ami, qui y joignit un remarquable morceau de poësie intitulé: *Plainte du P. Crignon ſur le treſpas de Jean et Raoul Parmentiers.*

Dans la famille même de Doublet, on peut citer un de ses oncles maternels, Jacques Mifant, mort à Dieppe en 1560, lauréat des Palinods et auteur d'une comédie : *La fatale Deſtinée,* dont Clément Marot (dans son Épître IV, à la duchesse d'Alençon) cite les vers suivants :

Paix engendre Proſpérité :
De Proſpérité vient Richeſſe :
De Richeſſe, Orgueil, Volupté :
D'Orgueil, Contention sans ceſſe :
Contention la Guerre adreſſe :
La Guerre engendre Povreté :
La Povreté, Humilité :
D'Humilité revient la Paix :
Ainſi retournent humains faićts.

hautement et qu'il en fait une noble et vive peinture dans la vingtième de ſes Elégies. S'étant appliqué dès ſa plus tendre jeuneſſe à l'étude des langues Grecque et Latine, il ſe rendit capable d'en expliquer et d'en traduire même les auteurs les plus difficiles. Et c'eſt ce qu'il dit en quelque ſorte dans une de ſes Elégies qu'il adreſſe à Jean Fourdin, ſon précepteur dans les lettres humaines:

Car au laiſſer de mes noix puériles
Tu me receus blanc et vierge tableau,
Sur qui dès lors tes dois habiles
Menèrent le premier pinceau.
Tu me montras de quel charme de langue
Vn Arpinois toute Rome enchantoit,
Et de combien forte harangue
Démoſthène vn Roi combatoit.

Ce qu'il apprenoit avec d'autant plus de repos et de tranquillité d'esprit qu'il étoit fils d'un père aſſez riche et aſſez accommodé des biens de la fortune. Après ſon cours en étude de Rhétorique et de Philoſophie, comme il aimoit naturellement le ſtyle élégiaque des anciens poëtes Grecs et Latins, il voulut eſſaier ſi notre langue françoiſe y pourroit réuſſir. A cet effet conſidérant que la meſure de nos vers françois eſt plus courte que l'hexamètre et le pentamètre des anciens, et d'ailleurs croiant et d'ailleurs voiant qu'il eſt bien malaiſé de renfermer un ſens entier et parfait dans deux de nos lignes toutes ſeules, ce que font hûreuſement les Grecs et les Latins dans chacun de leurs beaux diſtiques,

il ſ'aviſa d'une nouvelle compoſition d'élégies Françoiſes qui étoit, pour chaque diſtique, de faire de petits quatrains en vers inégaux, et il s'attacha ſi fort à cette invention nouvelle, qu'il en compoſa de la ſorte un livre entier qui, dans mon ſentiment et peut-être dans la vérité même, paſſera toujours plutôt pour un livre d'odes que pour un livre d'élégies, dont il porte le nom. Car encore que les douze pieds des hexamètres latins ſemblent plus longs que les douze ou treize ſyllabes de nos vers alexandrins ou héroïques, ſi eſt-ce que quiconque ſçait la force et la propriété de nôtre diction Françoiſe et qui a l'adreſſe d'arranger nos mots énergiques, renfermera facilement un ſens entier et parfait dans deux de nos vers. Mais c'étoit un miſtère inconnu du temps de nos pères, de qui les vers, enjambés et ſautant les uns ſur les autres, rendoient leur poëſie plus lâche et plus languiſſante que la nôtre, qui avec autant d'adreſſe que de force, reſſerre ordinairement ſes pensées dans ces bornes étroites que nous nous ſommes preſcrites.

Mais comme les premières productions de ce poëte maritime ne ſont preſque toutes que des poëſies amoureuſes, en faveur d'une dame qu'il aimoit et qu'il appeloit Sibille, à meſure qu'il crut en âge, il ſ'exerça auſſi ſur des sujets plus ſérieux et plus dignes de lui, ce qu'il fit à l'exemple de Platon, lequel après avoir composé dans ſa jeuneſſe des Epigrammes amoureuſes pour Agathon, ſon favori, traita puis après à plein fond les ſciences humaines et divines et

par là s'acquit le nom de sage, voire même de Divin. Et certes c'est ce que dit aussi nôtre poëte, dans une agréable élégie latine qu'il eut soin d'insérer au frontispice d'un de ses livres :

Ille ego qui teneras teneris amplexus in annis
Delitias, puero dum puer hæsit Amor,
Claudipedesque Elegos imitatus, Gallica princeps
Imparibus lusi metra quaterna modis.
Istis jam ut nucibus matura (1) *ætate relictis,*
Quid verum cœpi quærere, quidquę decens
Versiculosque leves, numerosque exosus inanes
Ludicra nunc variæ non satis apta comæ,
Utilia excutio veterum monimenta sophorum,
Vivereque et Parcâ disco vocante mori, &c &c.

En effet il s'adonna tout-à-fait à la méditation de la Philosophie Platonicienne et à la politique de Xénophon, tous deux excellens et fameux disciples de Socrate, mais tous deux rivaux et secrets adversaires, puisqu'en louant tous deux à l'envi leur sage maître dans leurs divers ouvrages, ils n'y font aucune mention l'un de l'autre.

Mais encore que nôtre auteur eût beaucoup de doctrine, et qu'il n'écrivit peut-être pas sans génie, si est-ce que sa versification est si contrainte et si dure et même en quelques endroits si barbare, qu'il paroit bien qu'encore que la poësie

(1) Le manuscrit porte, à tort, *natura*.

françoiſe fut ſon amour et ſes délices, qu'elle n'étoit pas ſon talent ordinaire (1). L'amour aveugle qu'il avoit pour ſa patrie lui faiſoit emploier indifféremment toutes ſortes de mots François et Normands, bons et mauvais, ce qui ſ'appelle aimer jusqu'aux vices du lieu de ſa naiſſance. Et en diſant cela je n'entends parler que de ſa Poëſie, car quant à ſa proſe, je la trouve beaucoup plus exacte et plus pure, ſoit qu'étant poſtérieure à ſes vers, il eût davantage étudié nôtre langue et que ſur ce ſujet il eût eu à Paris quelque conférence avec les maîtres, ſoit qu'étant né homme, il eût eu plus d'inclination au langage des hommes qui eſt la proſe, que non pas au langage des Dieux qui eſt la belle poëſie.

Ses œuvres peuvent être diviſées en deux parties, dont la

(1) Colletet, si indulgent d'habitude pour les plus piètres rimeurs, nous semble ici par trop sévère. Le style de Doublet abonde, il est vrai, en inversions souvent un peu forcées, mais il n'est ni très rude, ni très barbare. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'affecter une trop servile imitation des tournures Grecques et Latines. Doublet, pénétré de la lecture des anciens, les copie, quand il ne les traduit pas ; mais il rencontre aussi parfois des expressions pleines d'une grâce, d'une finesse et d'une naïveté charmantes.

M. le Vicomte de Gaillon, dans la remarquable Étude dont nous avons parlé déjà, pèse notre poëte à de plus justes balances, quand il il dit que ses Élégies sont écrites « si non dans le style coulant que « demande Du Bellay dans son Illuſtration de la langue françoiſe, au « moins avec une certaine élégance dans les bons endroits. » (*Bulletin du Bibliophile*, 1856, p. 739 et suivantes).

première contient les Elégies amoureuſes, imprimées à Paris, in 4°, l'an 1559. Mais pourceque je ſuis bien aiſe que mon lecteur juge après moi du mérite de ſon ſtyle, voici le commencement de ſa première Elégie.

Je diſcouroi mille hautes penſées
Et ia mes mos rien qu'enflé ne ſonnoient.
Iliades et Odiſſées
En mes mains nuit et jour tournoient.
Pour entonner par meſures égales
Sur un vers graue et d'éroïque pois,
Ces chères victoires nauales
De nos demi brulés Dieppoys.
Mes couſins mors, et mon ébraſſé (1) *frère*
Ia bien auant au combat m'auoient mis,
Et la Muſe, non trop contraire,
Mille clairons m'auoit promis.
Tout alloit bien: Amour ſ'en prit à rire
Et de mes vers, qu'égaus il vit marcher,
Leur coupant vn pié ſans mot dire
Toute une moitié fit clocher.

Le reſte va du même air et fait fort bien paroître en plusieurs endroits, par l'emploi des fables et des hiſtoires anciennes et modernes, qu'il avoit bien lu les bons livres et qu'il n'étoit pas ignorant des affaires de ſon tems. Ainſi quelque

(1) Il est dommage que le mot *ébrassé*, bien plus expressif que *manchot*, son synonyme, n'ait pas été préféré à ce dernier.

Le frère de Doublet, dont il s'agit ici, se nommait *David*, comme son grand-père, David Mifant.

averſion que j'aie de la dureté de ſon ſtyle, je ne laiſſe pas que de croire que la lecture de ſes écrits ne ſera pas infructueuſe à ceux qui brûlent du déſir d'apprendre quelque choſe.

Ces Elégies ſont ſuivies de quelques épigrammes, qu'il traduiſit en François des anciens auteurs Grecs et Latins, mais qui me ſemblent bien éloignées de la grâce qu'elles ont en leur langue naturelle.

La ſeconde partie de ſes œuvres, imprimée à Paris, l'an 1582, contient quelques verſions en proſe Françoiſe de pluſieurs traités de Xénophon, comme les quatre livres des faits et paroles mémorables de l'antique Socrate, qui eſt le vrai titre de leur original, ce qu'il appelle, contre leur vrai titre et je ne ſçais ſur quel fondement, les Mémoires de Xénophon; la bien hûreuſe mort de Cyrus l'ainé extraite du huitième livre de la Cyropédie, et quelques autres.

Il vivoit encore l'an 1582, aſſez âgé, ce que je conjecture de ce qu'il dit dans une de ſes Elégies, imprimée dès l'an 1559, où il ſe plaint que déjà ſes cheveux ſe mêloient et commençoient à griſonner (1).

Antoine du Verdier, La Croix du Maine et Draude l'ont

(1) Ronsard, de même, dans son Dialogue des Muses (*Œuvres de Ronsard*. Paris, Frank, 8 vol. in-16, T. II, p. 483), dit :

J'ay les yeux tout battus, la face toute paſle,
Le chef griſon et chauve; et je n'ay que trente ans!

nommé dans leurs Bibliothèques. Et l'auteur de l'Art poétique françois (1) dans ſon ſecond livre, le met au nombre des beaux eſprits de ſon ſiècle, qu'il juge capables de reprendre les mœurs corrompues par de doctes ſatires : ce qu'il dit en ces termes un peu embarraſſez :

Si Doublet, animé de Jumel (2) *qui préside*
Sçavant au Parlement de noſtre gent Druide,
Met ſes beaux vers au jour, nous enſeignant moraux,
Soit en deuil, ſoit en joie a ſe porter égaux.

J'ajoute à tout ce que j'ai dit de lui que j'inférerois volontiers de ces vers ſuivants, de ſa façon (Elégie 19), qu'il faiſoit profeſſion de la religion réformée (3) :

Tant qu'aura France une chreſtienne teſte,
Tant y vivront les Pſalmes de Cahors.

(1) Vauquelin de la Fresnaie. — Les vers cités se trouvent à la p. 66 des *Diverſes Poëſies du Sr de la Freſnaye Vauquelin.* Caën, Macé, 1605, in-8°.

(2) Pierre le Jumel, Sr de Lisores, homme fort lettré, fut reçu président au Parlement de Rouen en 1571. Il était d'une famille considérable de l'Élection de Pont-l'Évesque.

(3) Ces vers ne prouvent autre chose qu'une vive admiration pour les Pseaumes de Clément Marot, alors dans leur nouveauté. Doublet a d'ailleurs fait lui-même sa profession de foi :

Car devôt ſuis : et la dîme, ſans faute,
De tous mes fruits noſtre curé reçoit :
Et n'eſt feſte baſſe ni haute,
Dont le iour chommé ne me ſoit.

Une déclaration aussi formelle exclut tout soupçon d'hétérodoxie.

Car à quoi bon tant louer le bon Marot, ſur cet article de ſes Pſeaumes huguenots, ſ'il n'étoit de ſon parti même, ou en quelque ſorte fauteur de l'héréſie?

GUILLAUME COLLETET.

ÉLÉGIES

DE

JEAN DOUBLET.

ELEGIES

DE IAN DOVBLET

DIEPPOYS.



AVEC PRIVILEGE.

A PARIS,

Pour Charles Langelier, Libraire Iuré de l'Vniuersité de Paris,
tenant sa boutique au Perron de la Salle des Merciers,
ioignant la porte de la grand salle du Palais.

1559.

AV LECTEVR.

IE ne fai doute, Lecteur debonnaire, que plusieurs graues & vertueus personnages, & bien doctes, ne trouuent mauuais en la plus part de mes rimes ce suget d'Amour, lequel aiant empesché pieça toutes les presses de France, s'est fait appeler par quelcun assés ironiquement Françoise filosofie, Et aucunement suis-ie bien de leur auis. Mais il te plaira considerer que l'aueuglée ardeur de ieunesse, aiant pris, malgré toutes mes raisons, le frein aus dens, m'emporta par force en ce champ de son plaisir : Dans lequel errant en depit de moy, ne sauoi, pour vn peu me desennuyer, autre chose faire que rediger aucune fois par écrit quelques miennes fantasies, en termes & propos conuenans tant à mon age qu'a ma fortune. Ce qui m'a, peut-estre, diuerti de plus facheus maus. Toutefois en ce faisant ie ne crein auoir beaucoup transgressé les bornes de modestie : aiant tousiours euité comme vn rocher toute cete deshonneste lasciueté, laquelle vsurpée impudemment par quelques antiques Elegiaques, les a rendus moins recommandables aus chastes oreilles, & a fait grand tort au reste de leurs doctes & ingenieuses inuentions : Là ou, s'ils eussent mieus aimé tirer quelque peu, que du tout lacher la bride à leurs espris, on ne leur auroit reproché peut-estre les ebas de leur ieunesse, non plus qu'à Platon : lequel, selon Aule Gelle, aiant peu apres à traiter tant de diuine & humaine sapience, se ioua

d'epigrammes amoureus en ſon premier age. Car telle imperfection ne merite moins eſtre excuſee en vn homme ieune, que la verdeur & ſurté en vn fruit non mur. Quant à cette nouuelle compoſition de Francoiſes Elegies, à la mienne volonté que quelque eſprit plus eureux ſ'y fut bien emploié deuant moy, lequel auroit, peut-eſtre, inuenté quelque vers & nombre plus propre & mieux raportant au diſthique elegiaque. Car, quant à moy, voiant la façon vulgaire de nos vers eſtre plus courte que l'exametre & pentametre, Et la dificulté de meſurer deux lignes Francoiſes capables de ſentence entière & parfaite, ainſi que ſe trouue ordinairement le ſens clos en vn diſthique : Ie confeſſe que mes dois n'ont ſceu, pour cete heure, tordre fil plus propre à lier et aſſembler fleurs elegiaques que ces petis quatreins de vers inegaus. N'aiant toutefois deliberé me tant complaire ny oſtiner en ma propre inuention, que ie ne la laiſſe & quite tresuolontiers ſi tot qu'il en ſortira d'autre main quelcune meilleure. Au demeurant, ie ne doute auſſi, qu'entre mes rimes ne ſe trouuent pluſieurs termes, qui ſentent à pleine bouche ce terroir de Normandie, veu que i'en ſuis né, & y ay tant de temps eſté nourry. Mais auec ce qu'iceus termes m'ont ſemblé autant ou plus propres & ſignifians, qu'autres quelconques d'ailleurs, l'affection que chacun naturellement doit porter à ſa patrie, ainſi que i'eſpere, m'en excuſera. Car l'amour que i'ay à ce lieu de ma naiſſance, m'en fait plaire non ſeulement le langage, qui n'eſt que bon : mais parauenture auſſi quelques vices. Et ne

voy point que ce tresnoble royaume de France, aiant inseparablement marié à sa coronne, nostre Normandie, ne doiue admettre le bon langage d'icelle (qui n'est à vray dire que le sien mesme) aussi bien que toutes les autres choses. Car s'il deigne bien receuoir nos hommes au seruice de ses guerres, et admettre nos deniers en tous ses afaires, pourquoy dedeignera-il une douzaine, peut-estre, de bons mos Normans, portans sa mesme liurée & assés connus pour siens, veu que à tout propos il en emprunte mille barbares & étrangers, voire des mains mesme de ses ennemis? Or, pour l'orthographe, s'entrebatent les Grammariens tant qu'il leur plaira : Ie trouve les nouuelles raisons estre les meilleures, si le plus commun usage leur auoit donné son consentement. Car par elles, le vray son de nos paroles pourroit demourer plus fidelement à iamais representé. Mais quant à moy, ne presumant point que mes opuscules soient pour passer à vne posterité, ie ne me suis point beaucoup soucié de changer ainsi rigoureusement toute l'écriture acoutumée, & ay permis aus Libraires s'y gouuerner à leur poste : me doutant bien, que mille autres vices, lours & grans assez en ce petit liure, ne te donneront loisir (ô lecteur) d'arrester ton œil sur telle maniere de legeres fautes.

In Giouenil faillir é men vergogna.

ELEGIE DE I. D.

A IAN DOVBLET

Dieppoys.


A mefme main, qui foubs l'art de fa mere
L'horreur des vens violente apaifoit,
Et auec Apollon fon pere
Vanter vn Orphée faifoit.
Deffoubs fa harpe alors induftrieuse
Trainoit fonnant vne douce chanfon
(Chofe femble bien merveilleufe)
Les rochers & chefnes au fon.
Chefnes & rocs eftoient la fotte trouppe,
Le peuple fot fautelant alentour,
Qui ne veit onc la double crouppe,
Ou les neuf feurs font leur feiour.
C'eftoit la gent des fiecles miferables,
Qui de douceur iamais rien ne fongea,
Ne fe plaifant qu'en mille fables
Que foimefme elle fe forgea.
Or ta douceur à nulle autre feconde,
En mille vers attiquement fucrés
Nous redonne la grand'faconde
Et des vieus Latins & des Grécs.
Non pour tromper (chofe facile à faire)
Deffoubs vn vers plus grauement batti
Le fens d'vn ignare vulgaire
Ou d'vn populaire abétti :

Mais pour rauir les ſauantes oreilles
D'vn ſaint trouppeau non iamais ſe ſaoullant
D'ouir les nombreuſes merveilles
Qu'en tes vers tu nous va coullant.
Soit qu'en ton vers Sibille ſe demeine,
Quand ſa rigueur langoureus tu deſcris,
On te voit endurer la peine,
On voit tes plainɛ̃ts, larmes, & cris.
Soit que plus dous ta parole fillée
Chante ſes ieus, ſa beauté, ſa vertu,
La grâce des cieux eſt pillée
Et ſon chef en eſt reueſtu.
Soit qu'il te plaiſe abaiſſer le tien ſtille
A déplorer la mort d'vn perroquet,
Vn dous ſucre, ſemble, diſtille
De ſon induſtrieux caquet.
Ton vers encor, bien qu'en moi il propoſe
Plus la moitié que ie n'i ſai de bien,
Me fait promettre quelque choſe
De moi meſme qui ne ſuis rien.
Certes, Doublet, ni le harpeur de Thrace
Trainant les bois, ni le Thébain auſſi
N'eurent iamais autant de grace
Comme tu en reſpans ici :
Ni ceſtui la dont la harpe ſucrée
Par le peril des ondes euité,
A ſa Methimne conſacrée
Aus piés de l'immortalité.

Bref, ceus qui ont autrefois pris la peine
De veoir Parnaſſe ou Pinde decouuers
Recognoiſſent vn' Hippocrene
Dedans le ſucre de tes vers.
Auſſi ta Dieppe, horreur de l'Angleterre
En ton honneur ia te dreſſe vn autel,
Et toute la Normande terre
Te voüe un renom immortel.
La France auſſi ce grand treſor ne cele :
Mais je la voi, & point ne te déçois,
Je la vois deſia qui t'appelle
Son premier Ouide François.

A LVI MESMES

Sonnet.

O bien heureus & bien heureus encore
Diuin Doublet, bien heureuſe cent fois
Ceſte douceur, ce miel & ceſte vois,
Dont le hault ciel heureuſement t'honnore.
Sibille heureuſe, en celui, qui t'adore,
Qui deploiant ſes bien eſcriuans dois
Dit la beauté dont heureus le deçois
Et ta Vertu qui ce ſiecle redore.
Ie voi deſia ſoubs ta Muſe diuine
Viure Amarille, & renaiſtre Corinne,
Et leurs amans de vos gloires troublés,
Rougir honteus, vous donnant la couronne
Du vert Laurier, qui vos chefs enuironne,
Et vos honneurs par trois fois redoublés.

Elegie



ELEGIES DE IAN DOVBLET
DIEPPOYS.

Elegie I.

IE diſcouroy mille hautes penſées,
Et ia mes mos rien qu'enflé ne ſonnoient,
Iliades & Odiſſées
En mes mains nuit & iour tournoient.
Pour entonner par meſures égales
Sur un vers graue & d'eroïque pois,
Ces cheres victoires nauales
De nos demi brulés Dieppoys.
Mes couſins mors, & mon ébraſlé frere
Ia bien auant au combat m'auoient mis,
Et la Muſe non trop contraire
Mille clairons m'auoit promis.
Tout alloit bien : Amour ſ'en prit à rire.
Et de mes vers, qu'egaus il vit marcher,
Leur coupant vn pié ſans mot dire,
Toute une moitié fit clocher.
Qui t'a donné, faus garſon plein de ruſes,
Tant de pouuoir ſur ce qui n'eſt point tien?
Nous & nos vers ſommes aus Muſes
Petit Larron, tu n'i as rien.

Et tout cela, & autre iniure meinte,
Libre & hautain comme i'etoye alors,
Osai bien lui dire sans feinte,
Dédaignant un si petit cors.
Mais, l'afetté, plus i'usoi de colére,
Plus il rioit : Il tira cependant,
Et senti sa fléche legére
Ains que l'eusse aperceu bendant.
Pren, Cupidon, pren de mes vers la reste,
Trenche-les tous, longs ou cours à ton gré,
Pourueu qu'vn peu moins me moleste
Ce fer chaut dans mon cueur ancré.
Or m'excusés, fontes vomisse flammes,
Chateaux flotans, & gendarmes nageurs,
Excusés moi vaillantes ames,
Qui vos cors laissates veinqueurs.
Adieu vous di, ia suis trop vain et bléme
Pour assés haut vos prouësses corner.
Chanter me convient pour moi-méme,
Ains mes chans en larmes tourner.
Si quelque vois, bien que foible & chétive,
Encor se peut de mes poumons tirer,
I'ay de quoy, contre Amour pleintiue
La faire à iamais soupirer.
Mais l'oncle mien, ce Misant docte-sage,
Qui mieus défend sa constance que moy
Et onq' à ce tiran volage
N'obligea le neu de sa foy.

Cetui pourra trompeter vos fais d'armes,
Dieppoys guerriers, ſi que nul autre mieus.
Et tandis ce friant de larmes
Se baignera deſſous mes yeus.

Elegie 2.

NI tous les Turs, ni l'archere Angleterre,
Comme ie croi, tant de fleches n'ont pas,
Comme ſur moy ſeul en deſſerre
Vn archerot non iamais las.
Et perce tout. De quelles doubles mailles
De quel acier couurir donques me pui
Quand le Dieu mémes des batailles
Se rend & ſes armes à lui?
Quand i'aperceu que de ſon arc abile
Il m'aguignoit, ie m'en alay leger
Blotir derriere ma Sibille
Et la preſentoie au danger.
Mais comme ſont quelques foudres legeres,
Quoyque touſiours ie la tinſſe au deuant,
Les trais, ſans l'ateindre, ou non gueres,
Me vindrent percer bien auant.
Caché me ſuis entre ces neuf brunettes,
Qu'il creint, dit-on; Son arc me trouva la.
Plongé me ſuis dans leurs eaus nettes,
Son trait iuſqu'au ſons deuala.

Ie pren la courſe, à vol il me deuance :
Ie fuy ſans ceſſe, il me ſuit ſans repos :
Et iamais qu'au cœur ne me lance
Quoyque ie luy tourne le dos.
Sur mon cueur donc ſans ceſſe pleut et grelle
Du fer pointu. C'eſt grand cas toutefois,
Encor vit ce corps poure & fraile
Qui mort deut eſtre mille fois.
Car ceſt archer dans l'Hydre Lernienne
Ne va pas querre vn pront venin mortel,
Mais, dans la forge Lemnienne,
Beaucoup pis, un feu immortel.
L'eſpert boiteux qui ſon père ſe cuide
Luy bat des fers dont le coup porte feu,
Et d'eſprit tout ſoudain, nous vide,
Mais n'occit, las, que peu à peu.
Or je m'arreſte : il vaut mieux me ſubmettre,
Je veus l'attendre, & plus ne reculer,
Car ce feu moins ardra peut-eſtre,
Le laiſſant à ſon gré bruler.
Torches ainſi, plus de branle on leur donne,
Plus ardent fort : & ſe voit meint flambeau,
Sans eſtre touché de perſonne
S'en aller éteignant tout beau.
Vn ieune beuf, ſ'il reſtiue & ne vueille
Du neuf collier, plus eſt batu beaucoup
Qu'vn aprenti de bonne vueille
Et qui tire du premier coup.

Vn caualin, ſ'il eſt dur & farouche,
Maint rude mors ſouuent le fachera :
S'il preſte à toutes mains la bouche
Rien qu'vn dous fil ne machera.
Amour, peut-eſtre, à ceus qui luy reſtiuent,
Plus d'aigre auſſi, plus monſtre de rigueur,
Qu'aus volontaires qui le ſuiuent,
Et ſe ſubmettent de bon cueur.

Elegie 3.

PVis qu'Amour donq par force m'a fait rendre
Et mon orgueil ne m'a rien profité,
Il eſt tems d'autre chemin prendre,
Par douceur & humilité.
Tres humble ſerf, maiſtreſſe Damoizelle,
Tien à iamais te plaiſe en gré m'auoir,
Te plaiſe ce mien ardent zelle
A toy dedié receuoir.
Voicy vn cueur, qui ſon ame derniere,
Pour ton amour, ſans regret, ſouflera :
Voicy vne foy treſ-entiere,
Qui iamais ne te branlera.
Si tu n'ois point vn long ordre de titres,
Quand on m'apelle & n'ay qu'vn petit nom,
Si tu vois peintes en mes vitres
Des armes de peu de renom,

Si bien fort loin ſes bornes ne dilate
Mon petit fons en peu d'acres arté,
Si ſur mule en longue écarlate
Au Palais je ne ſuis porté,
Phebus pourtant, & ſes neuf doctes filles
De moy font conte, & m'aimer deignent bien,
J'ay faueur des Graces gentilles,
I'en ay d'Amour, qui me fait tien.
Telle ma foy, telles mes meurs ie vante,
Qu'aus Dieus, ſans plus, en bonté céderont,
Et ma richeſſe plus vaillante
C'eſt ce cueur ouuert, ſimple & ront.
Ce n'eſt pas moi qui ſe plaiſe en plus d'vne,
Ie ne ſuis pas vn iournalier changeur,
Iamais, ou il n'eſt foy aucune,
Soucy que toy n'aura mon cueur.
Puiſſé-ie vſer tout ce que plus me file
La chiche vieille, auprés de toy touiours,
Et entre tes regrés cent mille
Clorre l'eureus bout de mes iours.
Preſente moy, tandis, matières bonnes,
Qu'eureuſement ma Muſe deduira,
Car ſi telles tu me les donnes
Mon vers de meſme ſortira.
Les vers Tuſcans ont fait par tout le monde,
Belle à iamais Angelique voler :
Et ceus d'Ionique faconde
Font encor d'Hélene parler.

Cynthie auſſi, & Néméſe & Corine
Viuantes ſont dans noz bouches encor,
  Pourceque la Muſe latine
  Les bieneura de plumes d'or.
Par mes quatreins, nous deus auſſi, peut-eſtre,
De ſiecle nul ne ſerons oubliés :
  Et nos noms en bruit pourrai mettre
  Eternellement alliés.

Elegie 4. a Iaques Miſant ſon oncle.

TV me reprens, quart frere de ma mere,
Cher oncle mien & i'en rougi auſſi,
  Que tant vne Muſe legere
  M'occupe en l'aueuglé ſouci.
Soit que ie file à trois cordons vne Ode,
Soit que ie cloche en ces quatreins boiteus,
  Mon chant n'a iamais qu'vne mode,
  Amour le fait gay ou piteus.
Amour touiours, touiours vne Sibille,
De tout mien vers font l'vn ou l'autre bout :
  Et ia le caquet de la ville,
  M'en tient en ſes fables partout.
Mais que veus tu? La Parque filereſſe
Qui de ton ſang me fait eureuſe part,
  Peu de ceſte tienne ſageſſe
  Peu de tes vertus me depart.

Dès le berceau vn dru effein d'Himéte
Aiant brouté tout le mont des neuf feurs,
Affis fur ta tendre bouchete,
T'enyura d'Attiques douceurs.
Et peu apres (comme à cete Pandore
Chacun des Dieus, mais par deftin meilleur)
Chacune fille de Memore
Te donna fon plus de valeur.
Mais ce mur fens dont les cieus te comblerent
Auant le poil, ces efprits fi raffis,
Qui n'ayant que vint ans femblerent
En auoir plus de trente fis.
Maiftres toufiours de ta ieuneffe fage,
N'ont permis onc vn feul trait de ta main
En chofe laffive ou volage
Sur la carte eftre coulé vain.
Car f'il t'a pleu de ton ancre t'ébatre,
Peignant ou Grec, ou François ou Latin,
Tu ne t'es point fait Idolatre
D'vn œil brun ni d'vn rond tetin.
Ou l'immortel, en qui feul fe confie
Tout fage cueur, ton fuget a efté,
Ou d'antique filozofie
As défoui quelque faint traicté.
Rouan encor en letres d'or conferue
Les graues chans de doctrine fucrés
Que l'enfance de ta Minerue
A la mere-vierge a facrés.

Les Lis flouris, les Palmes glorieuſes
En ont été hors du Carme couuent,
	Par tes Muſes victorieuſes
	Iuſqu'icy raportez ſouuent.
Et quantefois tes ſaintes comédies
Ont rauy Dieppe a l'entour ſe foulant,
	Mathieu Fournier ſes melodies
	Si douces y entremélant ?
Telle a eſté l'erbe nouuelle & tendre
Le vert printemps de tes eſpris naiſſans :
	Mais à quant nous fais tu attendre
	Ces fruis derriere meuriſſans?
Cedés Romains, cedés poëtes d'Ellade,
Cedés Tuſcans, & nos Francois auſſi :
	Ne ſçay quoy plus que l'Iliade
	S'en va tot éclorre d'icy.
Et, cependant cruellement ſe ioüe
De mes eſpris ce petit Diable-Dieu,
	Qu'ores ie blame, ores ie loüe,
	Et ne veut ouir mon adieu
Ses primes ans, ſi vray les liures diſent,
Enamoura le celeſte Platon :
	Et de luy encore ſe diſent
	Les tranſis baiſers d'Agathon.
Mais tot aprés, volant bien d'autres ailes,
Et d'autre amour aueque l'age épris
	Saillit aus choſes eternelles,
	Et en Dieu ferma ſes eſpris.

Virgile auſſi ſa douce Amarilide
Ieune chanta, & ſon fier Alexis,
Puis deuers la graue Enéide
Tot ſe tourna mur & raſſis.
Mais, las helas, plus fiere deſtinée
Verds & meuris violente mes ans,
Qui dans ceſte flamme oſtinée
Ia pres de trente ſont cuiſans.
Amour pour moy n'a point l'aile volage,
Amour pour moy n'eſt point vn Dieu leger :
Car pieça ſis en mon courage
Plus n'en peut, ſemble, deloger.

Elegie 5.

OR, ſi tu peus, porte torche Hymenée,
Excuſe toy, & di, pour ton honneur,
N'auoir ceſte noce menée
Qui me vole tout mon bon heur.
Nie, ô Himen, que la ta flamme pure
Ait éclairé : nul ne te vit benir
Ce lit, qui me couuoit iniure,
Ni le pain, ni le vin tenir.
Ton frere ailé, ta mere Gnidienne
De ce feſtin ſ'écarterent bien loin :
Et Iunon la pronubienne
D'i aſſiſter onques n'eut ſoin.

Car ce iour la, iour de noire pierrette
Merqué chés moy, iour de gauche-corbeau,
    Vne innocente pucelette
    Paſſoit toute viue au tombeau.
O durs amis ! ò cruel parentage !
Qui d'auarice éblouis & troublés,
    Ce que nature déparage,
    Par force & contre ell' aſſemblés.
Le gay Printems d'vne verte ieuneſſe
Trop mal ſe couple a vn ſterile Yuer,
    A vne ſeuere vieilleſſe
    Qui touiours triſte veut réuer,
S'il eſt renté de deus ou trois fois mille,
Si ſon argent vn peu haut l'eleua,
    Si en longue houſſe par ville
    Sus vn Ane écourté ſ'en va,
Si n'eſſe aſſés à vne vierge gaie,
Qui cependant flaitrir ſes roſes ſent
    De belles bagues on la paie,
    Mais vne vaudrait mieus que cent.
Car, ſufit-il ſi vn procés le ride,
Ou de ſes biens touiours quelque ſouci,
    Ou les piés ou les mains lui bride
    Quelque neu de goute endurci ?
Tel il iouit, ains le iouir dedaigne
D'vne beauté, vif ſouuenir des cieus,
    Qui trop loiale l'accompaigne,
    Mais d'autant chaſte elle apert mieus.

Maudite donq, deus & trois fois maudite,
Maudite encor, ô fortune, ſois-tu :
Prodigue à qui ne la merite
Et toujours écarſe à vertu.
Si des tresors que ce peuplaſſe admire,
Tu m'euſſes fait, o aueugle, ample don,
J'auroi plus que ie ne deſire
Et mes amours à l'abandon.
Froit maintenant & seulet ie demeure,
Pour tout plaiſir quelques rimes couſant :
Et pour paſſetems de mainte heure,
Mes vices propres ne taiſant.
Or, ieunes gens, fuies ces Muses viles
Ce vain ſcauoir : & trop mieus ferés vous
Que n'auons fait, nous inutiles,
Nous faineans et poures fous.
N'aprenés rien que l'Ane d'or Bartole,
Parlés ce plaid que ſur la perche on vent,
Et ſurement, de ceſte école
Vous ſuiura du monde le vent.
Grans biens & tot, ceus-la ſans plus aſſemblent,
Et ſont d'honneur, ce ſemble, au grand chemin :
Et le noble & le vilain tremblent
Sous leur regne de parchemin.
Mais facent tout, & tout gouuerner puiſſent
Biens & honneurs ſoient ſous leur ſeule main,
Et à leur poſte, peruertiſſent
Tout le droit diuin & humain.

Tant ſeulement vueillent n'auoir enuie
A nos amours. deignent nous conceder,
Au moins, qu'vn poure homme, en ſa vie,
En puiſſe quelqu'vne garder.

Elegie 6.

VNe Sibille en mes yeus la premiere,
Darda du ſang, mais elle méſme auſſi
Bien tot ſe voirra la derniere
Si touiours m'eſt cruelle ainſi.
Cruelle, helas? ce qu'elle & tout le monde
Croit & appelle honneur & ſainteté,
Faut-il qu'en moy ſeul ie me fonde,
Le nommant tort & cruauté?
Tout ce qu'honneur, le tréſor d'vne dame,
Tout ce que peut chaſteté pardonner,
Et ſauf ce ſeul point qui difame
Elle accorde tout me donner.
Que veus tu plus, ô ma flamme importune?
Pourquoy plus outre époins tu mon deſir,
A vn bien que pieça fortune
Par autre main a fait ſaiſir?
Je ne ſuis pas ce rauiſſeur inſigne
Qui viola d'Himen le flambeau ſaint,
Aimant ceſte fille du Cigne,
Dont l'Aſie encore ſe plaint.
Je ne ſuis pas ce mi-cheval mi-homme
Qui eſpera d'autruy femme iouyr.

Mais loin, auec ſi chere ſomme
Hercul' ne le ſoufrit fouïr.
Plutot mourir, que moy perſonne pure,
Moy ſacré prétre à ces neuf chaſtes ſeurs,
Corrompre ou ſouiller je procure,
Du monde les plus ſaintes meurs.
Ce beau propos, qui m'eſt bien changé ores,
Amour alors, d'auenture écouta
Et, me trouuant ſi ferme encores,
D'aucune faute ſe douta.
Quoy? i'auoi fait, dit-il, ſi ample bréche
Sur ce rimeur, & ſur ſa rime auſſi,
Et encor contre moy ſe préche,
Et ne m'a qu'en demi ſouci.
Voions que c'eſt : lui que rien ne délaie,
Tot pour me voir, eut ſes yeus découuers :
Et ſe blaſna, non de ma plaie,
Mais de mes yeus laiſſés ouuers.
Qui eſt, dit-il, ce nouueau poëte ſage,
Qui aimer penſe & ſ'aueugler ne veut?
Et, ce diſant, ſur mon viſage
Son bendeau ſerre tant qu'il peut.
Délors, délors, aueugle iuſqu'en l'ame,
Ne ſai qu'errer : Délors me déconnoi :
Délors ni honneur ni diſame,
Ni tort ni raiſon ne connoi.
Et, cependant, touiours ſage & acorte,
Et clairvoiante, & conſtante touiours,

Sibille, ſur ſes raiſons forte,
D'Amour ſe moque tous les iours.

Elegie 7. à Dauid Doublet
ſon frere.

SEcond Doublet, non autre que moy méme,
Frere de ſang, frere de cueur auſſi,
Pourquoy me fai-tu triſte & bléme,
Te monſtrant bléme & triſte ainsi?
Car, ſoit que Mars du Scorpion te darde
Ses tiers deſtins, ſoit que du Bouc cornu
Ce facheus Saturne regarde
L'heure, qu'es ſous le ciel venu,
Oſtinément à tes aſtres conſentent
Les miens pareils : Ton heur & ton malheur
Par méme deſtin me preſentent,
Selon toi, plaiſir ou douleur.
Mais ne croi pas que l'humaine franchiſe
Perde le gré de ſes libres raiſons,
Quelconque Planéte maitriſe
Du Ciel les fatales maiſons.
Nos iours, peut-eſtre, & minutes legeres
Pendent la haut, iusqu'à la mort contés,
Mais nos bonnes & pires cheres
Sont au franc de nos volontés.
Laiſſe tomber ce front cordé de rides,
Iete ce ſoin qui ton age dément :

Et penſe que tu tiens les brides
Qui menent ton entendement.
N'eſtant ny vieil, ny poure, ny malade,
Malade, poure, & vieil ne ſemble encor :
Connoi le bonheur qui t'œillade
Et ta ſanté, & tes ans d'or.
Ni de l'enfant, qui eſt encor a naiſtre,
Ne pren ſouci : cependant qu'il viendra,
A lui quelqu'un de nous, peut-eſtre
La vie & la place rendra.
Son monde ainſi conduit Nature ſage,
Qui ront le vieil pour le nouveau batir,
Et nous fait céder à l'autre age
Qui de nous tombés doit ſortir.

Elegie 8. *à Pierre Deſmireurs Médecin.*

LE méme Dieu, ceſte alme Médecine,
Cher Deſmireurs, t'inſpire largement,
Qui pour tout partage, m'aſſigne
De ſes Lauriers le rongement.
Reduire au ton les muſiques vitales,
Et nos accors iuſtement égaler :
Et outre les trames fatales,
Du iour à nos ames filer,
C'eſt, Deſmireurs, la fin utile & belle,
C'eſt le cher but de ton art précieus,

Qui

Qui, hors de nos poudres, t'appelle
Apres mille bien-fais, aus cieus.
Ainſi aquit ce ſerpent d'Epidaure
Auec ſon pere au monde maint autel :
Ainſi, dans le ciel, ce Centaure
Luit encore archer immortel.
Mais nous chetifs, qu'au ſeul ſon d'vne Lire
Tient amuſés ceſt inique Apollon,
Et qui de vaines chanſons dire,
Eternellement r'afollon'.
O troppe ſimple, helas, ie nous egale,
Pardonnés-moi, ie nous egale, helas,
A la chantereſſe Cigale
Qui l'yuer dur ne preuoit pas.
Sous le dous ciel, qui rouſoiant l'abréuue,
Elle ſans ſoin, criquéte iour & nuit :
Tout autant que la ſaiſon bréue
D'vn clair Eſté ſur elle luit.
Tandis nos iours le Scorpion retire
Au pair des nuis, & tot l'archer des cieus
Vens, neiges & glaces nous tire,
Et l'yuer griſonne en tous lieus.
La mal prouide alors eſtre abuſée
Tard ſ'aperçoit, tard acuſe ſes chans :
Plus ne lui tombe la rouſée,
Plus rien ne ſe recouure aus chams.
De fain donc meurt, & auec ell' à l'heure,
Mene mourant ſon importun cricri :

D

Helas, ſ'il faut qu'ainſi ie meure,
Au moins viue ce que i'écri.

Elegie 9.

COmme ſes yeus, & comme ſon cueur méme,
Comme ſa vie, & plus que tout ſon or,
Sibille iure qu'elle m'aime,
El' le iure, & i'en doute encor.
Car au beſoin, d'vn Aquilon la foudre
Qui ſi ſouuent ceſte Ourſe fait geler,
Plus vite qu'vne vague poudre
Soufle tout ce ferment en l'air.
Tantot me nuit de l'œil de Dieu la crainte,
Œil tout voiant : tantot ront mon bon heur
La foi, qu'vn prétre lui fit ſainte :
Tantot cent dangers de l'honneur.
O Roi des cieus, ce peu de choſe humaine
Vas-tu guétant de ton œil immortel ?
Ton repos a-il quelque peine
De tout ce déſordre mortel ?
Vn tas de gens nous font par ialouſie,
Croire ici bas qu'on t'ofence d'aimer :
Et, par force, à leur fantaſie,
Cruelles lois en font ſemer.
Or, ces plus vieus, ces ſages teſtes griſes
Toutes leur loi ſachent de poinct en poinct,
Sachent & les choſes permiſes,
Et qui permiſes ne ſont point.

Mais tous ébas, ma Sibille, conuiennent
A nos ans vers, ans trop bref limités :
Et d'amour en pardon nous viennent
Les aueugles temerités.
Ces Grés menteurs (ſi plus en eſt memoire)
Aprés la mort, ie ne ſçai ou la bas,
Aus bonnes femmes faiſoient croire
L'orreur de mille étranges cas.
Mais Radamant, Cerbere, Tiſifonne,
Stige, Acheron, ſonges d'hommes creintifs
Pieça plus n'éfritent perſonne,
Que quelques enfans bien petis.
Or, dis-tu foi, ce que ton age tendre,
Sous le Latin d'un vicaire étolé,
Te fit promettre, ſans l'entendre,
A qui pieça l'a violé?
Auant les ans, une Nonne bigote
Ne peut le monde à iamais abiurer,
Ne peut, de ſon ame deuote,
Sous-age, le long veu iurer.
Auant les ans, ni garſon ni pucelle
Leur propre bien ne peuuent étranger :
Pouuois-tu en chaine eternelle
Ta ieune franchiſe engager ?
Ce qu'a paſſé la ſimpleſſe ignorante
De l'age moindre, eſt tenu pour non fait :
Et y a loi vous ſecourante,
Qui tout cela caſſe & defait.

Vierge, honteuſe & trop peu ferme encores
Pour reſiſter à tes rudes amis,
Ce que tu contredirois ores,
Lors par force tu le promis.
Ta main trembloit, paſſant ceſte promeſſe,
Et bégaiant ta langue te vendoit,
Car, le cueur, ma ſeule richeſſe,
Touiours mien reſter entendoit.
Amour lui méme ourdit noſtre aliance,
Ains que bien nés le ſoleil nous eut veus :
Et par ſa ſure preſcience,
De loin l'vn à l'autre étions deus.
Que vaut ſans lui vne foi contractée?
Quelle promeſſe, à ton aduis, te tient?
Amour pour toi la retractée
Et ceſt homme à tort te detient.
Peus-tu baiſer ce rechigné viſage
Qui de ſa vie vn ſous-ris ne ſongea ?
Peus-tu embraſſer ce vieil age
Sepulture & terre deia ?
Et moy ton cueur (ſi fauſſe tu ne iures)
Moy ſi diſpos, moy de trois fois neuf ans,
Moy coifé des ſaintes verdures
Qui couronnent les frons ſauans,
En vain ie cours, ia deus Olimpiades,
Tiers de de mes ans, apres tes rares pas :
Chante en vain Sonnets & Ballades,
Et oubli' repos & repas.

Que di-tu plus ? Quelle excuſe, Sibille,
Peut maintenant tes rigueurs pallier ?
    I'enten bien, dangers plus de mille
    Te ſont de l'honneur ſoucier.
O que de nuit, & tenébres épeſſes
Dans nos eſpris ! ô aueugle ſouci !
    O honneur ! comme tu t'abaiſſes,
    Las ! & qui te meſure ainſi ?
Tel cuide donc te chercher, qui t'euite,
Car, ſans nos vers, tu ne tiein que trois iours,
    Et l'honneur, qui les ans dépite
    Par nos mains paſſer doit touiours.
Ton Pelignois t'a-il deſhonnorée
Douce Corinne ? es-tu infame donc,
    Viuant' par ſa plume dorée,
    La plus heureuſe qui fut onc ?
Tant que douceurs, tant que durer au monde
Graces, Amours & neuf Muſes pourront,
    Touiours, par une main faconde
    Délie & Néméze viuront.
Mais la Déeſſe auecques Mars ſurpriſe
Au dur filé de ſon cocu boiteux,
    Corrompt ceſte braue entrepriſe
    Dans ton cueur, peut-eſtre, douteus.
L'alme Venus, ſ'il faut croire ce conte,
Par ce malheur trop plus fine deuint,
    Et voulut qu'vne telle honte
    Plus onc à ſes amis n'auint.

Délors donna ces rufes mille & mille
Ces tours futils aux feruiteurs vaillans,
Pour tromper la garde inutile
Que font des ialous trop veillans.
Ell'enfeigna deuant les maris dire
Tout ce qu'on veut, auec fignes difcrets,
Montra chifres obfcurs ecrire
Et deuifer iargons fecrets.
De fauffes clés, de legeres échelles,
De pain aus chiens les amans auifa,
De feutre mol feit des femelles,
Et tous huis verueux apaifa.
Bref iusqu'au lit elle méme nous meine,
Dans la ruelle, et de fa propre main,
Tient le foupir de noftre aleine,
Tant que f'endorme le vilain.
Que veut-on plus? Si les chiens par fortune
Ont abaié au bruit d'vn huis malin
C'eftoit vn Lémure nocturne
Quelque rauaudeur Gobelin.
Car, croi-tu pas ces vieilles menterelfes,
Qui tous cornus les ont veu tracaffer?
Et faut au faint-efprit des meffes,
Qui loin dela les veut chaffer.
I'auoi tout dit. L'vnique à mes yeus belle,
Auec deus mos me repafma tout coi.
Ie t'aime plus que moy, dit-elle,
Mais Dieu feul plus que toi & moy.

Elegie 10. pour palinodie à la precedente.

PEre des dieus, humble te remercie,
I'ay devant toi quelque vergoigne encor :
Et ne ſ'eſt au vice endurcie
Mon ame, qui ſe repent or.
De mille abus mes poures yeus coupables
N'oſent honteus vers ton ciel ſe dreſſer,
Ni ma langue, nourrie en fables,
A tes oreilles ſ'adreſſer.
I'ai tant de nuis en vanité paſſées,
I'ai tant de iours en vice dépendus,
Tes ſaintes lois tant tréſpaſſées,
Tes dons & graces tant perdus.
I'ai tant peché, tant & tant, ie l'accorde :
Mais, ô Seigneur, tu vois que ſans ce poinct,
Ton immenſe miſericorde
Lieu à ſ'étendre n'auroit point.
Indigne ſuis de ta clemence, pere,
Indigne ſuis de ta promte merci.
Mais, qui tes graces deſeſpere,
Cetui ſeul te trouue endurci.
Voi, pere, voi comme eſt forte & friande
La fauce glus de ce monde pipeur :
De quel ſucre il nous afriande,
Autour de ſon piege attrapeur.
Aus vns hautains des hauteſſes il offre,
Du dous loiſir aus autres ocieus,

De l'or aus chiches il encofre,
D'honneur paiſt les ambitieus.
Mais quant à moy, ni ſes dignités vaines
Ne m'ont charmé, ni ſon venteus orgueil,
Ni ſes loin étendus dommaines,
Ni de ſes écus le recueil.
Mon ame, ô Dieu, ne ſ'eſt point détournée,
Pour rien tant vil, du train de ſon ſalut :
Autre choſe trop mieus ornée
A me ſeduire, helas, valut.
Vne beauté, chef d'euure de nature,
Tu le ſais bien, au monde me lia :
Et là ma poure ame en torture
Son Dieu & ſoi méme oublia.
Choſe ſi rare & perfection telle
Portoit plutot du ciel vn souuenir,
Eſtant, d'elle en autre, vne échelle
Pour iusqu'aus ſources paruenir.
Et, à vrai dire, ainſi la méme bouche
Le me chantoit, mais par ieunesse, lors,
Mon eſprit encore farouche
N'entendoit qu'à ce terreus cors.
Qu'euſſé-ie fait ? des l'œillade premiere
Vn ſang ardent mes feneſtres perça,
Et tout mon bon ſens en arriere
Sous le blanc palefroi verſa.
Délors, mon Dieu, ſi quelque reſte encore
Me demeuroit, de tant peu de ſauoir

Que

Que i'auoie acquis, pour ta gloire
Chanter un iour à mon pouuoir :
Tout l'emploiai en rimaille impudique,
Vain que i'étoie, enforceler cuidant.
Cefte belle, cefte pudique,
Qu'encor ton efprit va guidant.
Et tant alla ma mechanceté folle
Que ce tien œil qui nuit & iour nous voit,
Iurai eftre vn fonge friuolle,
Pourceque creinte elle en auoit.
Iurai Enfer & fa noire canaille,
De tes haineurs l'éternelle prifon,
N'eftre que vaine épouuantaille,
Aus petis enfans fans raifon.
O Dieu feigneur, pourquoi tant nous delaiffes ?
Couler fi bas pourquoi nous foufres-tu ?
Effe, que tes mains fauuereffes
Dautant plus montrent ta vertu ?
Or te mercie, & graces immortelles,
Sauueur puiffant, à ta bonté ie doi :
Car échapé des rets mortelles
Encor fous ta garde me voi.
Tu as permis qu'apres ce beau vifaige,
Que, maugré lui, dis ans ai adoré,
De l'efprit, trop plus bel image,
Enfin me fuis enamouré.
C'eft ceftui-la, qui mes fables lafcives
Si faintement confufes rabatoit,

Qui toutes mes raiſons chetiues
D'vne ſeule tienne matoit.
Ah, fol Amour, que nous contrains-tu dire !
Que loin fai-tu nôtre ſens foruoier !
Mais heureus qui ſauf ſ'en retire,
Et te peut d'vn dédit paier.
La plume donc, pour amende ſoit arſe,
Qui ſous ma main, helas, tant blaſema :
Et la carte en cendres éparſe,
Ou telle lettre ſe ſema.

Elegie II. *à Charles Cardinal de Bourbon, Arch. de Rouen, en paſſant par ſa maiſon de Gaillon, à ſon retour de Rome, mois de ſept.* 1555. *auquel an les vignes furent gelées.*

ONq', si ie pui, mon Prelat, ne ſe face,
Que ce Dieppoys qui n'a que toy Seigneur,
Deuant ton ſacré chateau paſſe,
Sans rien laiſſer à ton honneur.
Celer ne doi, ſans mille & mille blames,
De mes quatreins les douces liaizons,
Au ſoigneus paſteur de nos ames,
Et vrai ſeigneur de nos maiſons.
Or, en bon heur, puiſſe ta Normandie
T'auoir reueu noble ſang de nos Rois,
Qu'arreſtoit dure maladie,
Trop loin de tes plus chers endrois.

Vn peu trop cher nous couſtent ces ſains peres,
A Rome elus, grans porte-clés des cieus,
Dont ſi souuent les lons miſteres
Nous priuent de l'heur de tes yeus.
Comme en nos ports, la bonne mere pleure,
Quand ſon cher fils, abſent apres dis mois,
Par les vens contraires, demeure
Au neuf païs du rouge bois :
Elle ſe voue à Clerı et à Diue,
Et brulle cire, & omone deniers,
Et touiours guéte ſur la riue
Et interroge mariniers.
Ainſi, Prelat, ton Normant diocéze
S'eſt angoiſſé de toi ſon pere abſent
Et vn iour lui en ſembloit ſeize,
Par l'ennui qu'vn tel deſir ſent.
Auſſi ton œil vn ſoleil ſe peut dire,
Car, cependant qu'abſent il a eſté,
(La vigne ne m'en peut dédire)
Nous n'auons point ſenti d'Eſté.
Or, tes païs, ſur qui bien loin proiete,
D'vn œil hautain, Gaillon ſes raions d'or,
De beau tems n'auront plus ſoufrete,
Puiſque tu les reuois encor.
Gaillon, Louuiers, & du Roule les coſtes,
Aiant ſenti ce Soleil reuenu,
Ia déia preſentent aus hotes
Le raiſin tout mur deuenu.

Bref ton retour, Sacré-cramoisi prince,
Depuis Pontoize à nos plus salés bors,
Ramene en toute ta prouince
L'heur, qui comme toi en fut hors.
O trop heureus, trop & par trop encore,
Heureus Gaillon, seul quasi possesseur
Du prelat que ce Nort adore,
Pour son plus noble deffenseur.
N'aurons-nous point nous autre ceste grace,
Qu'vn iour vn iour te puissions voir aussi,
Sur nos bors que la mer embrasse,
Venir relacher ton souci ?
Tu y verras quell' eau borne ta terre,
Et de ton port le calme & ample sein,
Tenant mille vaisseaus de guerre,
Qui s'arment à plus d'vn dessein.
Les vns d'amont le blont Flamen menassent,
Autres d'aual au noir Espagnol vont,
Aucuns à nos marchans qui passent
Scorte sure & fidelle font.
Tu y verras aussi ces Hourques fieres,
Pour qui sembloient nos haures trop petis,
Et en cent honteuses banieres
Leurs Aigles vaincus & captifs.
Leurs gros canons, à ta venue heureuse,
De nos rampars, iusqu'au ciel tonneront,
Mais d'autre vois plus amoureuse,
Mes Muses ton nom sonneront.

Elegie 12.

PVis qu'il t'a plu, ma douce ame Sibille,
Puisqu'il t'a plu, mes vers te nommeront :
Mes vers plus de cent fois cent mille,
Sous ton nom se renommeront.
Si iusqu'ici mes Muses en enfance
Ont soupiré François, Grec ou Latin,
Le lecteur n'a eu connoissance
Sinon d'vne feinte Catin.
Ainsi Lesbie à son docte Catulle
Maint vers onzein faussement remplissoit :
Ainsi Némése au dous Tibulle
Maint fluant couple fournissoit.
Or cetui-la de vray-nommer rougisse,
Qui son amour peu néte sentira :
Car la nostre pure & sans vice
Moins désormais y mentira.
L'amant Tuscan que fit sa flamme sainte
Tant soupirer à l'entour d'Auignon,
N'vsa point de lointaine feinte
A déguiser un diuin nom.
Diuin vraiment, fut le nom de la sienne,
Et d'Apollon & des Muses aimé :
Mais dis fois le nom de la mienne
A esté diuin estimé.
Pardonnés-moi Cumane & Erithrée,
Vous autres huit aussi pardonnez moi,

L'onziéme à Dieppe ſ'eſt montrée,
Qu'a toutes preferer ie doi.

Elegie 13. de Fontainebleau.

PAr les ſablons, par les roches deſertes,
Dont les os durs ces chateaus ont murés,
Par les hautes étables vertes,
Des cerfs, du vilain aſſeurés,
Maigre, ennuié, laſſé me reproméne,
Chargé du ſoin qu'a nos Dieppoys ie doi,
Mais, ſurtout, me poiſe la péne
D'eſtre, Sibille, loin de toi.
Ni les iardins, ni la fontaine viue,
Nommant ce lieu du nom de ſa bell' eau,
Ni l'Eſtan, ni ſa fraiche riue,
Ni des pauillons le plus beau,
Ni les couleurs des longues galeries,
Qui, la vois prés, monſtrent vn monde vif,
Ni les riches tapiſſeries,
Ni bronze, ni marbre naïf,
A eus mon œil tellement ne rauiſſent,
Qu'a toi touiours ne ſoupire mon cueur :
Ains à chaque pas rafraichiſſent
Les memores de ma langueur.
Soir & matin, que ces bois ie trépaſſe,
O Ninfes, di-ie, & Satires pelus,
Qui ci dans mainte foſſe baſſe
Couplés vos amours diſſolus,

Peuſſé-ie, au moins, main en main, ſous cete ombre,
Quelques cent pas auec madame aller,
    Peuſſions-nous, bouche à bouche, vn nombre
    D'honneſtes parolles méller.
Voiant bondir ces ſources eternelles
Du roc mouſſu, qui pas ne ſemble feint,
    Ah, di-ie lors, combien de telles,
    Ce mien feu n'auroient pas eſteint.
Voiant partout la deuiſe roiale,
Ceſte Salmandre au feu ſe nourriſſant,
    Ie penſe à la flamme loiale
    Seule, ta merci, me paiſſant.
En bronze ai veu l'Egiptienne dame,
Antique piece, & parlai en ce poinct,
    Ce Serpent, Reine, au bras t'entame,
    Et Cupidon au cueur me poinct.
Bref, viſitant tailles, boſſes, peintures,
Quelconque part m'en aille regardant,
    Amour vient en mille figures
    Nouuelles fléches me dardant.
Mais, plus que tout, ces Sibilles m'affollent,
Peintes partout pour leur diuin renom,
    Deſirant que mes vers t'enrollent
    L'onziéme de ce ſacré nom.

Elegie 14. à vn ſien couſin.

DEmi cueur mien, douce part de mon ame,
Trécher couſin, que demanderoit mieus,

Vne nourriſſe bonne femme
Pour ſon dous enfançon aus Dieus ?
A te regir, ceſte prudence mure,
A t'exprimer, tu as ce parler dous.
Tes biens croiſſent, ta ſanté dure,
Et te ſuit la faueur de tous :
Car cil tu n'es qui ſon or miſerable
De mois en mois ſ'en va proſtituant,
Pour auoir d'vſure execrable
L'enfantement continuant.
Ni cil auſſi, que la mer dépitée
Géne de peur, & tient de ſommeiller,
Doutant de ſa nef agitée
Qui l'or d'Eſpaigne va piller.
Les Muſes ſeurs, des ton enfance tendre
Dans leurs ſecrets te tiennent enchanté,
Et ſur toi plus ne-peut deſcendre
Souci que de leur ſainteté.
Ore t'endort de la Pouille le Cigne,
Ore t'émeut le Mantuan clairon :
Tantot Seneque t'endoctrine,
Tantot t'emmielle Ciceron.
Tu ſcais les tons qui de ton petit monde,
Sous quatre humeurs temperent les acors,
Tu entens & ce qui abonde
Et ce qui manque au foible cors.
Les lois auſſi, non pas ces glozes dures,
Ni ce vil plait que la perche reuent

Mais

Mais les lois tres-ſaintes & pures,
Ton eſprit exercent ſouuent.
Tandis reluit ta maiſon clere & nette,
Ta table eſt miſe ou n'a ni trop ni peu,
Tu n'es à blanche ni brunette
Ataché d'inſoluble neu.
Or, quel palais, quell' ardente écarlate,
Quel banc d'azur, peint des roiales fleurs,
Quell' humble ſuite, qui les flate
Par preſens, prieres & pleurs?
Quel vain honneur, ſuiui touiours d'enuie,
Charmer pourroit iuſque la ta raiſon,
A laiſſer ce miel de ta vie
Pour tel fart, qui n'eſt que poiſon?
De meigre ennui, d'auarice affamée,
D'œil enuieux, ni d'amour inſenſé
Ni d'ambition enflammée
Le palais n'eſt point diſpenſé.
Cuiſans ſoucis, & angoiſſeuſes creintes,
Y entrent bien, mille ennemis ſecréts,
Mille amitiés fauſes & feintes
En montent bien les haus degrés.
Viuons, ami, viuons ce que nous ſommes,
Viuons, mortels, viuons ce peu de iour:
Tantot vient éteindre les hommes
Vne nuit d'eternel ſeiour.

Elegie 15.

LEger aneau, qui de madamoiſelle
Vas, ſ'il lui plait, le petit doit lier,
Aneau, qu'on doit, du ſeul bon zele
De qui te donne, aprecier.
Va t'en heureus, ceſte chair blanche ceindre,
Que de mes bras, bien fier, toute ceindroi',
Va t'en à ceſte beauté ioindre,
A qui trop mieus ie me ioindroi'.
Mais ne ſai quoi, ſeul trouble de ma vie,
Certain honneur qu'ell' ſ'oſtine garder,
Et le malin plait de l'enuie,
Ne lui ſoufrent rien hazarder.
Or, ſur ton rond, par le dehors, tu portes,
Ceſt œil d'azur, apres les ſiens taillé,
Mais di lui qu'autres mains plus fortes,
Le vif ſemblant m'en ont baillé.
Car ſes deus yeus, & mille éſclers d'œillades,
Deſſus mon cueur, que bien dur il trouua,
Amour, à mille poinçonnades,
Lui-méme par neuf ans graua.
Et au dedans de ton cercle ai fait mettre
Vn cueur ſecret, que ne connoiſſe aucun :
Cache auſſi ceſte bréue lettre,
L'OEIL A TOVS SOIT, LE CVEVR A VN.
L'œil à tous ſoit, il faut qu'vn ſoleil luiſe,
Et ne ſe peut telle clarté cacher :

Mais le cueur que trop plus ie prise.
Au mien seul vueille s'atacher.
L'aneau de fer au doit de Prométhée,
Ramenteuoit les durs & pesans fers,
Que pour peu de flamme empruntée,
Il auoit sur le mont soufers.
Mais cétui d'or, en ton doit, soit un signe
Des liens d'or, liens dous & eureus,
Qu'épris de ta flamme diuine,
Porte ce mien cueur amoureus
Or t'en va donq lui porter ma pensée,
Baguete d'or, mais d'or a peu conté,
Si auec lui n'est balancée
La bonne & riche volonté.
Que fusses-tu de ce Tiran de Sardes,
L'aneau charmé qui son maistre cela,
Car, maugré les langues bauardes.
I'iroy' moy-méme iusques la.
I'iroy' moy-méme & parleroi' moy-méme :
Fi de papier, fi de rimes aussi :
Voir lui feroi' ma face bléme,
Et, au long, ouir mon souci.
Et qui gardroit ceste destre inuisible,
(Non le Réaume ains la Reine affectant)
D'enuoier au monde paisible,
Les testes qui me nuisent tant?
Mais ie m'oubly : quels chateaux en Espaigne,
Quels songes vains, quels souhets fai-ie ici?

Va aneau, & porter lui deigne
Auecques toi, ma ſoi auſſi.

Elegie 16.

AVtre que moi, pour les gras benefices,
Suiue la mule aus prelats cramoiſis :
Autre que moy coure aus offices,
A force de Soleils choiſis.
Ce n'est pas moy, qui pour ſaus honneur vende
Ma toute d'or, ma chere liberté,
Ou pour vne oiſiue prebende,
Entre les ânes ſoye arté.
En pais ie tien de iuſte patrimoine,
Non loin borné, vn peu de ſons Normant,
Qui ſans rien faire, comme vn moine,
Me nourrit, si ie veus, dormant.
Là, pour tout ſoin, ie plante à droites lignes,
Maint grand iardin de freres arbriſſeaus,
Eſperant, car ce ſont nos vignes,
Vandanger leurs iaunes monceaus.
Et, niuelant, ſi bien ie les compaſſe,
Que de tout ſens, les ordres infinis,
Touiours d'vne pareille eſpace
Entr'eus ſe trouuent difinis.
Pour leur abry contre ce froit Borée,
Les cheſnes forts, & les ormes épés,
De maint reng à chacune orée,
Les ceignent comme enuelopés.

Le long louchet, ou la courte faucille,
Entre mes mains ne me fait honte lors,
Ni ce lou velu qui m'abille,
Ni les fouliers fales & ors.
De la charue aucune fois, peut-eftre,
Les mancherons moy-méme guiderai,
Et du foüet fonné en maiftre,
Les iumens laffes hafterai.
L'eur de ma main fera voir dans nos granches,
Les purs fromens, iufqu'aux tuiles tafsés,
Et, du dous revenu des branches,
Nos celiers iufqu'à l'arc preffés.
Car deuot fuis : & la dime, fans faute,
De tous mes fruits noftre curé reçoit :
Et n'eft fefte baffe ni haute,
Dont le iour chommé ne me foit.
Le bon patron de ce poure village,
Qui n'eft qu'vn faint des plus grosses façons
Vn rude bois & lourd image,
Toutefois nous nous y paffons,
Voit chacun an, auec maint feu de cire,
Tout fon autel de mes bons fruits couvert,
Et du prime épi ie lui tire
Vn chapeau mi-iaune mi-vert.
Son guet aussi (croiés peuple) me garde,
Et mon bétail fi furement maintient,
Que nul larron ne f'i hazarde,
Et le lou méme f'en abftient.

Lous & larrons (propice ainſi la Lune
Touiours vous soit) n'aiés point apétit,
De vous acquerir proie aucune,
Sur ce mien troppelet petit.
Maint riche parc ſera plus convenable
A vos aguets : la ne vous feignés point,
Grand nombre eſt volontiers prenable,
Et vient aus larcins mieus a point.
Pour le marché mes beſtes ie n'engréſſe,
Ie ne ba point pour la hale mes blés,
Ni n'aten des chertés la preſſe,
Epargnant mes greniers comblés.
Ie vi, ſans plus : &, euſt ſa corne pleine
Toute verſée Abondance chés moi,
Par les derniers fruits, à grand peine,
Conduit iuſqu'aus nouueaus me voi.
Les dieus auſſi plus outre ie n'inuoque :
Car, aſſuré de mon annuel pain,
Des grans richesses ie me moque,
Ie me moque auſsi de la fain.
Et me ſufit, au loin de toute enuie,
Sans plus de biens, ſans plus d'honneurs auſsi,
Dans ceſte mediocre vie,
Borner le vol de tout ſouci.

Elegie 17.

PEre Apollon, (car en ta ſainte garde
Et tiennes ſont les Sibilles auſsi)

O Pæan, c'eſte-ci regarde.
Regarde, ô Pæan ceſte-ci.
Ne ſouffre pas ceſte onzieme Sibille,
Pour qui louer m'as donné tant de vers,
Eſtre vendangée inutile,
Des le printemps de ses ans vers.
Ou eſt déia ceſte clarté iumelle,
Qui ton rayon dans ses yeus égaloit?
Ou eſt l'ardeur douce cruelle,
Qui ſi viue en étinceloit?
Qui a ſa ioue, helas, decolorée?
Qui de ſon teint a ce beau pourpre éſclus
Y eſtant partout demeurée
Vne blanche nege ſans plus?
Or éſanqué ce rond bort de ſa bouche,
Corail non plus, mais cire diroit-on :
Et tout ſon chef pend & ſe couche
Comm' vn demi trenché bouton.
Car la voila, laſſe, gelée & pale,
Sans cueur, ſans force, vne marbrine mort
Puis, apres ce bref interualle
Toute rebrulera plus fort.
Comm' vn brandon qui deuore ſa méche,
Et iuſqu'au bout, de l'vſer n'a repos,
Ainſi ce feu fieureus la ſeiche,
Boit ſon ſang et vide ſes os.
Plus propre, helas, vne fieure amoureuſe
Ceſte ieuneſſe en ſoupirs bruleroit,

Et puis, doucement langoureuse,
D'autre accés la regéleroit.
Paciemment, & sans regret, malades
Soient tous ceus-la, qui, chargés des vieus ans
Mi-morts, tremblans, pales & fades,
Ne sont plus qu'au monde nuisans.
Mais ceste fleur, à peine écloze encore,
Ce digne ni des petis ailés Dieus,
Languir deia ne doit pas ore,
Sur la saison de tout son mieus.
Comme au coucher de tes lumieres lasses
Tout se noircit d'vne fraieuse nuit,
Et chacun, les horribles faces,
Des Larues vagabondes, fuit :
Ainsi, clair Dieu, ceste étoile luisante
Qui tous mes sens, par ce monde, guidoit,
Auiourdui basse & languissante,
Troubler bien fort, bien fort me doit.
Tout me fait peur, & crein mon ombre méme,
Car, à tout pas, vn mort, ce m'est auis,
Au moins ne sai quel ombre bléme,
Se presente à moi vis à vis.
Mais, ô Phebus, si pour vn de tes cignes
Tu m'as élu, si m'éleuer en l'air,
Si entre tes vierges diuines
Tu veux sur Pinde m'appeller,
Press', ô Pæan ceste herbe vertueuse,
Dont sceut ton fils si bien celui guerir,

Qui

Qui ſa nouerque inceſtueuſe
Dédaigna d'amour ſecourir.
Et, épreignant quelque ius ſalutaire,
Dieu gueriſſeur, vien toucher ceſte-ci,
Pour a la quelle ſeule plaire
Me plait des vers le dous ſouci.
Car, comm' en vain vn clauier jaune foulent,
Leger-trotans les organiſtes dois,
Si les vens derriere ne coulent.
Pour animer les douces vois :
En vain auſsi toute la vierge troppe.
Son miel ſur moi & ſon ſucre perdroit,
En vain de la iumelle croppe
La ſource toute ſ'épandroit.
Si ie ne ſens ces raions de madame,
Dis mille eſpris ſur ma teſte tirer,
Qui ſeuls peuuent la vie & l'ame
A mes Eléges inſpirer.
Fieureus Démon ſoit qu'vne main ſorciére,
Par charme exprés, & orrible oraiſon,
Pour de madame eſtre murtriére.
Te commande ici ta maiſon.
Soit que toi-méme, enclin a toute iniure.
Faiſant ce mal, ton naturel tu ſuis,
Par les Muſes ie te coniure
Et par ce Parnaſſe ou ie ſuis.
Par Apollon. qui tous vous extermine.
Par les Amours, par les Graces trois ſeurs.

Par l'alme Déeſſe Ericine,
Par les Beautés & les Douceurs,
Vide d'ici : Tiſifonne cruelle,
Que grondes-tu ? o monſtre ſtigien !
Priſon te plairoit eternelle,
D'vn ſi beau, ſi heureus lien.
Va, vide, fui : va, fieure délogée
Faire bien loin quelque vieille trembler,
Et iamais plus ne ſois logée,
Ou l'amour tu puiſſes troubler :
Veus-tu logis ? entre, ie te commande,
Dans ces ialous, & les mene à la mort :
De lá, bien seront ta viande,
Tant de langues qui me ſont tort.
Pour ceſte cure, ô ſeul luſtre du monde
Piéça déia ie te medite vn chant,
De la Ciclade vagabonde
Qui receut Latone accouchant.
Ie dirai, comme onque puis non bougée,
Se ferma là, comme encore tetant,
Tu rendis ta mere vangée,
Du monstre la perſecutant.
Et n'oublirai la touiours verte fueille,
Dont tes cheueus aiment le rond lien,
Ni, ce ſanglant pris, la dépeulle
Du temeraire Phrigien.

Elegie 18.

I'En ſai bien vne, vne eſperte flanniere,
Et n'aille aucun en rechercher plus loin,
Ie ſai d'amours vne courtiere,
Vne maquerelle au besoin.
Toutes les nuits, vaudoise abominée,
(Tel est le bruit) greſſe ſon cors ridé,
Et paſſe par la cheminée,
Sur le dos d'un balai bridé.
Pluſieurs ont-creu qu'a ces charmes arriue
Humble et tremblant, le noir peuple d'Enfer,
Et que d'humain ſang elle écriue
Ne ſai quels mots à Lucifer.
Sans nulle peur, és croizés cemetieres
Paſſe les nuits, entre les pales corps,
Qui, par ſes oraiſons ſorcieres,
A elle reparlent tout morts.
Ell' ſait que vaut, en ſa toille nouuelle,
Dans vne nois, l'araigne enſeuelir,
Et que vaut ſeiche la ceruelle
Que d'vne chate on peut cueillir.
Or, tout ainſi que ſa chaude ieuneſſe
Sans nulle honte en luxure brula,
Auiourdui, non mieus, en vieilleſſe,
Autre feu d'auarice elle a.
Vn promt babil, vne ruze aſſurée
Front impudent, ongles lons & ſutils,

Foi à tout propos pariurée,
Sont les meilleurs de ſes outils.
Pour ſon métier, toutes bendes fréquente,
Mais, tant que peut, ſ'acoſte iour & nuit,
De ceſte ieuneſſe opulente,
Qui bien cher peu de plaiſir suit.
Là elle regne, elle fait les parties :
Quelque ſimplette ell' préche ce pendant,
D'aucunes, par plait conuerties
Les bons mariages vendant.
Car ell' n'eſt pas de ces vieilles publiques,
Qui, pourement vn écu pratiquant
De quelques clauſtrales reliques
Sur le ſoir ſe vont trafiquant.
Braue de ſoie, & le velours en teſte,
Les bons endrois, impudente, ne fuit,
Ains ſ'egale à la plus honneſte,
Et de ſa nobleſſe fait bruit.
Mais ce pendant, pour ſa proie, elle guette
Si quelque riche eſt a pouruoir encor,
Ou, si quelque véfue eſt ieunette,
Car peſcher y veut chaine d'or.
Aiant ouï par les bruits de la ville,
Qui peu à peu doublant courent touiours,
Que le mari d'vne Sibille,
Bien riche auoit fini ſes iours :
A elle vint, & me ſembla ſa langue
Pour beaucoup nuire eſtre diſerte aſſés,

Car i' oui toute la harangue,
Entre deux huis ſur moy pouſſés.
Apres vn mil de ces vulgaires plaintes
Que volontiers tel exorde contient,
Et vn fleuue de larmes feintes,
Qu'à ſa poſte el' lache & retient :
Mais quel profit, dit-el', quelle resource
De tous nos pleurs? que vaut ce dur remors ?
Dieu de tant de vain pleur se cource,
Et ne ſeruent larmes aus mors.
Tel long ennui, Sibillette mamie,
Ne fait qu'eſteindre, en ceſte ieune fleur,
Voſtre beauté déia blémie
Qui ſ'ecouleroit toute en pleur.
Dieu, ſ'il lui plait, puisque d'vn il vous priue,
Qui fut, vrai est, vn peu foible et agé,
Pour vous, (car voſtre feu arriue,
Et le ſien étoit délogé)
Vous pouruoira, par ſa grace benigne,
D'autre moitié à vous egale mieus,
Car, vraiment, vous en eſtes digne,
Et aués bon bruit en tous lieus.
Renon aués de ménagere bonne,
Et, Dieu merci, vos biens ſont de bon pris,
Et déia plus d'vne perſonne
De vôtre beauté ſ'eſt épris.
I'en ſai bien vn, mais quoi? ie suis bien neuue,
Il n'est pas tems. Toutefois, pourquoi non ?

A toute heure qu'vn bien ſe treuue
Il le faut prendre, ce dit-on.
Occaſion, la déeſſe volage,
Telle ſe peint, si i' ai bien retenu,
Tout ſon poil pend sur le viſage
Le derriere eſt chauue & tout nu.
Arriuant donc, doit au poil eſte priſe,
Car elle ſ'offre, & s'offrant touiours fuit,
Puis, n'aiant plus au dos de prise
Se moque du ſot qui la ſuit.
Cil que ie di, qui vôtre ſe ſouhéte,
S'il faut aus biens & honneurs ſ'arrester,
N'eſtoit que premier vous appéte,
Premiere deuſsiés l'appeter.
Et n'eſt pas lourd, comme il ſemble, peut-eſtre,
Dur, ni groſsier : mais telle office veut
Qu'on ſe face graue apparoiſtre,
Et le plus ſéuére qu'on peut.
Vn autre en ſai qui ia preſque en rafolle,
D'age moien, & riche & ſain & fort,
Quoiqu'vn malin bruit de verolle,
Ait menti ſur lui à grand tort.
I' en ſai encor. les voulés vous d' espée,
Ou financiers ? à Rouen ou Paris ?
Elisés, pour n'eſtre trompée,
Ie vous baille au chois cent maris,
Mais à vrai dire, &, en loiauté pure,
Pour le conſeil qu'aus ieunes puis deuoir,

(Car le tems qui piéça me dure,
Beaucoup de chofes m'a fait voir)
Il n'est que trop, de ces muguéts qui balent,
De ces iolis, qui fur eus portent tout :
Mais ceus, qui pour épouzer valent,
Se choififfent par autre bout.
Epouzés moy quelque affeuré riche homme,
D'vn haut eftat fi pouués honnoré,
Tel que celui que ie ne nomme,
Mais premier vous l'ai figuré.
Apres fa mort vos douaires augmentent,
Et, lui viuant, faute vous n'aués point,
D'autre mille gentils, qui tentent
Vous donner leur seruice à point.
Qu'aues vous peur? le saint cornu Moyse
A mort iadis tel esbat condamnoit :
Auiourdui, par nos gens d'Eglise,
Autre doctrine fe connoit :
En ce tems-ci, pour pudiques j'auoüe,
Celle, fans plus, que nul onq' ne requit
Gentille n'eft qui ne fe ioüe,
Et toute belle en doit l'aquit.
Le tems volage à pas larron fe gliffe,
Et fans mot dire, helas, trompe noftre œil,
Et comme vn courfier en la liffe,
Nos ans décochent au cercueil.
Tandis qu'aués la claire matinée
De vos beautés, n'en efpargnés l'ébat,

L'exercée est plus tart minée,
Quoiqu'vn ſoir toutes les abat.
Vn bon habit demande qu'on le porte,
Et tout metal au ſeruir ſ'eclarcit,
Et maiſon qui n'ouure ſa porte,
Deſerte, tantot ſe moizit.
Beauté auſſi moins ſert, et plus ſ'empire,
Plus on l'eſbat, plus claire ſe fait voir,
Et croiez que pour y suffire,
Il en faut plus d'vn ſeul auoir.
Penſés, ma fille, à ce plus riche donques,
Qui vos eſtas vous acroiſtra touiours,
Et, chés qui, faute n'aurés onques
De mille commodes amours.
Ie ne creu pas vne langue puante,
Qui contoit hier, & ie ſoutin que non,
Que ia de vôtre foi se vante,
Ne sai quel ieune homme ſans nom :
Pour toute choſe, vn poete aſſés abile,
Enfant de Dieppe aus riues de la mer,
Si fol d'vne étude inutile
Qu'autre chose ne veut aimer.
Quand ce ſeroit Clement Maraut lui-méme,
(Ai-ie failli ? Marot dire voulois)
Ou ne ſai quel Ronſard de méme
Qui ſe dit Pindare Gaulois,
D'eus ni de lui, qu'auriés-vous autre choſe
Qu'vne Balade, vn Rondeau ? voila tout :

Mais

Mais mieus vaut vn écu en profe,
Que mille rimes fans vn fout.
Tels, ni amis, ni maris ne faut faire,
Car publier tantot leur dame font,
Et de leur femme le douaire,
Se prent fur Parnasse le mont.
Deuant Dieu foit de l'honnefte homme l'ame,
Vòtre mari, ce renom il avoit,
Que de procés, comme fa game,
Toute la pratique il fauoit.
Et outre encor fes biens, dont prou vous laiffe,
(Qui bien en vous eft en méchef bon-eur)
Il étoit extrait de nobleffe,
Dont aufsi vous refte l'honneur :
Combien facheus, & combien (ce vous semble)
Fort a porter, & dur a voir feroit
A nous tous vos amis enfemble,
Qu'ainfi tant d'eur vous periroit ?
Aprés Rouen, ô feiour bien étrange
Dans telles eaus, en cet air marinier :
O de maris different change !
Aprés vn Euesque vn Mounier.
Ainfi filoit la langue ferpentine
Son dous venin, quand ie fu découvert,
Au furuenir d'vne voifine,
Par l'vn de mes huis mi-ouuert.
Mes mains à peine à peine se garderent,
Qu'aus rares creins, aus plourars chafsieus,

Au ridé maſque ne darderent
Leurs ongles alors furieus.
Dieu, pour loyer, te doint, vielle dannée,
Sans feu, sans vin, le reſte de tes iours,
Rien qu'yuer par toute l'année,
Et goſier alteré touiours.

Elegie 19.

Mille enuieux, douce-chere Sibille,
Graces à Dieu, n'ont sceu que mordre en moi,
Si non cete étude tranquile
Que ie ſui pour l'amour de toi.
Ce dous loiſir à grand vice m'imputent,
Trop, ce leur ſemble, aux hommes mal ſéant :
Et ce train des Muses reputent
Euure d'vn eſprit faineant,
Veulent ils point qu'en la perche criarde
Mon plait ie vende ? ou que moy méme aſsis,
Oyant vn auocat qui farde,
Ie dure cinq heures ou sis?
Veulent-ils point qu'a mes coſtés ie métte
D'art Milanoise, eſpée & dague auſsi,
Et ſur ma teſte, vne plumette,
Pour eſtre bien plus noble ainſi ?
I'aurois du Roi les gages d'vn gendarme,
Au reng vaillant de ces hardis iureurs,
Qui ne donnerent onq alarme
Qu'aus poules des bons laboureurs.

Ou bien, plairoi-ie, en miſte courte robe
Treſorillon, vn de ces courtiſans,
Qui, de ce que leur chifre robe,
Peu ne rendent gorge en dis ans ?
O poures gens, ce que leurs cueurs desirent
N'est que caduc, passager & iournel :
Et mes deſirs hautains aſpirent
Au point de renom eternel.
Toute leur peine vne glore pouréte,
Vn faus honneur ne ceſſe pourchaſſant,
Et d'écus, outre leur ſoufréte,
Sommes oiſiues amaſſant.
Mais, non pluſtard, par les cloches funebres
Leur dernier bruit ſonné leur sera tout,
Et leur nom, ſous mémes tenebres.
Avec leurs torches aura bout.
Ce mien loisir, ce tant d'heures oiſiues,
Tous leurs trauaus, tandis, ſurmontera :
Car, par euures à iamais viues,
Nos noms à la mort oſtera.
Tant qu'aura France vne chrestienne teſte,
Tant y viuront les Pſalmes de Cahors,
Et Noel n'y sera plus feſte
Quand Deniſot en ſera hors.
Plutot saint-Marc perdre lairra ſa ville,
Qu'elle ſon Bembe : & lors ſe reioindra
Ce bout d'Italie à Sicille,
Quand Sannazar s'i eſteindra.

Quand ieunes ans fuiront amours et armes,
Lors Arioſte [on] chantera bien peu,
Et quand amans viuront ſans larmes,
Petrarque ſera mis au feu.
Tant que ſoit Grece & d'Ilion la place,
Tant en ce monde Homere demourra,
Quand troupeaus paitront ſur la glace,
L'Arétuzain berger mourra.
Quand nous verrons d'Amour la trouſſe vide,
Et de ſa mere eſteint l'ardant flambeau,
Les couples onze-piés d'Ouide
Ne sembleront plus rien de beau.
Les marbres donc, & d'acier dures lames,
Trouuent leur fin : le tems les ronge & mord :
Mais nos liures ont quelques ames
Qui les exentent de la Mort.
Ce peuple vil les choſes viles suiue,
Seul ses honneurs, seul tienne bien son or :
Pourueu qu'à iamais reſte viue
De moi tant bonne part encor.
Il me ſufit que mainte vierge mure,
Me chante vn iour à ſon raui brument,
Et maint garçon, par auenture,
Vienne ici lire ſon tourment.
Sur les viuans, ſans plus, broute l'enuie,
Et les defuns plus ne deigne aſſaillir.
Apres donq cete courte vie
Noſtre honneur ne nous peut faillir.

Elegie 20.

PUisque l'Enuie encore donq s'afile,
Pour de nos cueurs le ferme neu trencher.
Blamant cete petite ville,
Que pour moy tu veus raprocher.
Ie suis ingrat, mon cueur, ma Sibillette,
Si, de ma plume, au moins ie ne soutien
La patrie & douce villette
Mere de mon sang et du tien.
Ce salé bort de nostre onde écumeuse.
Cest air marin, dont ils parlent si mal
Vaut mieus que leur rive fumeuse,
Leur touiours tied' humide val.
Onq, que ie croi, l'aube teinte de roses,
Ne les seut voir: &, auant le mi-iour.
A peine l'œil de toutes choses
Rayonne en leur austral seiour.
A qui plaira le vent des pompes vaines,
Le bruit des plaids, l'écarlate des cours,
Soit seur, que ses raisons mondaines
Dedans vn Rouen auront cours.
La donq se tienne, &, s'il peut, y vieillisse,
Mol, langoureus & de goutes noué:
Et les Medecins enrichisse,
Auquels tout Rouen est voué.
Notre Dieppétte, au moins plus saine & viue.
Voit, d'vn costé, quelle l'Aurore sort.

Et, de l'autre, purge ſa riue,
Par l'alaine ſeiche du Nort.
Car du Su moite vn haut mont nous deliure,
Et en Iſland ſ'enfuit par deſſus nous,
Si bien que voions ſ'entre-ſuiure
L'Yuer ſec, l'Eſté frais et dous.
Auſsy, pour vrai, vn air tiede et mollace,
N'eut rien valu pour engendrer des cueurs
Qui fuſſent, ſur l'onde fallace,
De tout autre peuple vainqueurs.
Ni tant d'eſpris que Pallas y auoue,
Deus Miſans mors, & deus mors Parmentiers,
Et deus, que viuans moins ie loue,
Terrien & ce Miſant tiers.
Le bon Crignon, auec ſi peu de lettre
Si ſauant homme, a bien naguére appris,
Et méme en ſon fils ſait connoiſtre,
Combien ceſt air vaut aus eſpris.
Quoi? la commune & multitude vile,
Y ſemble née a deſcrire les cieus,
Peindre terres, mers & tout ile,
Partir vens & meſurer lieus.
Quand aus plaiſirs, nos grans peres honneſtes,
De main en main mille eſbas ont laiſſés,
Mille banquéts, dances & feſtes,
Et de ieus & maſques aſſés.
L'éleué bort de noſtre immenſe plaine
Cler, ſec & droit, nous eſt vn pourmenoir,

Plus beau, que des vapeurs de Seine,
Leur pont avant la nuit tout noir.
Quand le Soleil, à ſon coucher ſe baigne
O dous regard, voir, autour de ce Dieu :
Tant de criſtaline campaigne,
Et le bout du ciel, tout en feu.
N'eſſe plaiſir tant de vaiſſeaus de guerre
Voir phalerés ſur leur plaine voler ?
Et, d'vn ſalut, tant de tonnerre
De leurs flans soufle-feus rouler ?
De cheſne dur, ſalubre maiſonage,
Voisins du ciel nos logis ſon dreſſés,
Entaillés de diuers ouvrage,
Peins, batus d'or, & lambriſsés.
Et quelle ville vne plus belle rue,
Plus large & longue auoir peut nullement,
Ni d'vn gentil peuple plus drue,
Ni plus nette de pauement ?
Par les carfours, fontaines eternelles,
(Que nos ayeuls encor n'auoient ſceu voir)
Bondiſſantes claires & belles,
Ne ceſſent fin argent plouuoir.
Si tout cela, ſi mieus n'i eſt encore,
Ton ſang au moins, tes deus freres y ſont,
I'y ſuis, quoique mes eſpris ores,
Dans tes yeus leur demeure font.
Tes bons ayeuls, ſi c'est plus quelque choſe,
Sous ample cuiure ont leurs cendres ici :

Ton pere auec eus y repose,
Et ta mere & ta seur aussi.
Reuien hanter leurs tombes honnorables,
Et, aupres d'eus (mais bien tart plaise à Dieu)
Rendre aus destins inexorables,
Les beautés prises en ce lieu.

Elegie 21. pour semondre les Poëtes au Pui de l'Assomption à Dieppe, l'an 1556. lequel n'estant ordinairement que de quatre pris, fut augmenté de deus.

QVi de fin or, qui d'Indiennes pierres,
Vos frons vainqueurs voudrés enuironner,
Non pas de ces poures lierres
Que le vieil tems souloit donner :
Cines sacrés, soit que vos plumes blanches,
Sur l'enflé Loire ou sur le sucré Loir,
Errant, portent vos gorges franches,
Qui nótre siecle font valoir :
Soit que de Seine a l'vne & l'autre riue,
Paris raui admire vos douceurs,
Soit que par vostre vois naïue
A Rouen parlent les neuf seurs.
Tous leués vous sur vos ailes hautaines
Et deignés tant par le vide ramer,
Que veniés fondre dans nos plaines
A ce calme sein de la mer.

Droi-

Droit à ſon front la mutine Angleterre
Tremblant, nous voit le long du ſalé bort
Que nos ayeuls vindrent conquerre,
Ces blons ſoudars du gelé Nort.
L'Espaigne ſobre et la Flandre iuroignesse,
Qui ça & là nos eaus vouloient tenir,
Ont ſenti de quelle ieunesse
Vn port de Dieppe peut fournir.
Mais maintenant, puisque treue paisible
Iusqu'à cinq ans a restuyé nos dars
Puisque chanter nous est loisible,
Cependant que dormira Mars,
Nos deſtres mains, en lieu de lance fiere,
La plume douce à l'enui meneront,
Et, en lieu de trompe guerriere,
Les Muſes deuant sonneront
Phebus touiours son arc doré n'entéze :
Touiours ne fait Mars ſa pique branler
L'vn quelquefois ſa Venus baiſe,
L'autre ſa lire fait parler.
Aſsés Neptune & son écaillé gerre,
Sous nos canons dans leurs fons ont tremblé
Aſsés nos mers teintes de guerre
La rouge d'Egipte ont semblé.
Douze deus fois ces grans hourques depites,
N'i a qu'vn an, en maint captif escu,
Contre peu de nos naus petites,
Perdirent leur Aigle vaincu.

Mainte foreſt dans l'eau méme en fut arſe,
Maint Espagnol & maint Flamen rotis,
Et mainte ame en son sang eparse
Sur l'azuré champ de Tetis :
Or, à ſon tour, Apollon nous récrée :
Tout lui voüons ce bien-eureus loisir :
Toute ceſte tréue est ſacrée
A ſon dous-honneſte plaisir.
Et toutefois, ni les trauaus d'Alcide,
Ni d'Amphion les haus murs enchantés,
Ni l'ainé, ni le ieune Atride,
Ici ne feront point chantés.
La vieille Gréce en fables abuzée,
Et ſans raiſon tels monſtres ſe forgeant,
Son Hipocréne a toute vſée
En bourdes qu'elle alloit ſongeant.
Mais nous, ô Dieu, nous ta gent reconnue,
Nous par ta grace aſſeurés d'vne foi,
Fondés en ta vérité nue,
Chanter ne deuons rien que toi.
Auſsi, Seigneur, toute la France eſt pleine
De ton ſeul nom, & de tes ſaints aimez :
L'vn a te pſalmoder met peine,
L'autre tes martirs à nommés.
L'vn mieus l'honneur de ton Iſraël corne,
Que du fin Grec ſon aueugle n'écrit,
L'autre tout l'Ercule retorne
Aus sacrés gestes de ton Christ.

Et nous Dieppoys la feconde pucelle
Ou ſ'encorſa ce Dieu-homme ton fils
Elizons matiere eternelle,
De nos vers, & seul but prefis.
Soit que trés-pur ſon natal ſe ramene,
Ou qu'en ſa mort lui ſoient les cieus ouuers,
Neptune n'a ſous lui d'aréne
Tant que lors elle a de nos vers.
Car elle méme, ô merueille bien rare,
Haute aparut ſur nos murs aſsiegés,
Repouſſant dans le camp barbare
Les boulés ſur nous déchargés.
Et au ſeul bruit de ſa feste sonnée
Par nos clochers, l'Anglois troublé d'effroi,
(Ici digne foi ſoit donnée)
Fut défait par l'ainé du Roi.
Braue Talbot, la fortune meilleure
Ne te fut onc, t'aiant fait répaſſer
De ce ſiege en ton nom ile a l'eure
Pour nouueau ſecours amaſſer.
Ce fier Anglois vne puiſſante armée
Vers le leuant, ſur nos crouppes logea,
Qui d'vn large foſſé fermée
Nous batoit par neuf mois déia.
Tout nótre mur n'étoit plus qu'vne bréche,
Et, de tous coins, en maiſons & moûtiers
Tomboient le boulet & la fléche
Ni reſtant que les cueurs entiers.

Quand, de tous maus, des Charles ce settiéme,
Qui des Anglois fit en France la fin,
(Il était d'Aout le quatorziéme)
Nous deliura par ſon Daufin.
Sous le bon eur d'vn ſi noble gendarme,
Les aſsiegeurs eus mémes aſsiegés,
Iuſqu'en leur fort eurent l'alarme
Par nos bourgeois encouragés.
Sur le foſſé maint pont de bois habile
Outre-ieté, nous ioignoit main à main :
Canons tonnoient, & ceus de l'ile
Ne ſe defendoient pas en vain.
Déia Moüy, & déia Hercelaines,
(Couple vaillant) bien que vengés aſſés,
Soufloient leurs dernieres aleines,
(Grosse perte) aus fons des foſſés :
Et Mars égal la victoire en balance
Tenoit encor, du midi ia bien prés,
Quand le deuot ainé de France,
Se tourna vers nos lieus ſacrés.
Et, haut les mains contre ſa lance iointes,
Dame, dit-il, ô vierge Mere Dieu,
Qui dois demain tes feſtes ſaintes
Voir celebrer par tout ce lieu :
Ne ſoufre pas ce barbare inſulaire,
Venir ainſi ton riche autel piller,
Troubler ta feſte anniuerſaire
Et ton cors méme dépouiller.

Tes seruiteurs, qu'ici tous sommes, garde,
Ie te promés, aiant veincu ici,
D'argent vne image, regarde,
Aussi grande que me voici.
A tant se tait : & voila tous ensemble,
Nos hauts clochers leurs creus ærein sonner,
Et bonne réponse, ce semble,
A sa iuste oraison donner.
L'Anglois (miracle) à l'heure à l'heure méme,
Cede, recule & non veincu se rend,
Tant, à ce son, vn effroi bléme,
La force & le sens lui surprend.
Leur fort est pris, on les tue, on les lie,
Nous deliurés au ciel graces rendons,
Et Louys, qui son veu n'oublie,
Y adiouste cent riches dons.
Nos graues chants, nos balades legeres
Le dous rondeau à demi-ligne clos,
Sont encor les rimes premieres
Qui sonnerent ce diuin los,
Leurs pris aussi, chapeau, bagues, couronne,
De Diamans, de Perles, de fin Or,
A qui mieus mieus, mieus & mieus sonne,
Richement s'exposent encor.
Mais, de plus neuf, aus Dircéennes odes,
Dignes honneurs, & aus Tuscans sonnéts,
Entre nos Muses Palinodes
Auons voulu estre ordonnés.

Qui mieus ſuiui aura le Thebein cine,
Qui mieus ſuiui le Florentin auſsi,
    L'vne et l'autre auec pris condigne
    Trouuera ſon honneur ici.
Hastés vous donq, trope aus Muses sacrée,
Gaigner nos pris, & vous ouurir le ciel,
    A pointe de plume sucrée,
    Qui peu doiue à l'Attique miel.

Elegie 22. *ſur la mort de Ian de Bourbon Duc d'Eſtouteuile, Conte d'Anguien, qui fut tué le iour S. Lorans,* 1557. *& git à Vallemont.*

LE noble cors qui ci deſſous s'empoudre,
François paſſans, ne mourut pas ici :
    Ains dans ceſte ſanglante poudre
    Ou fut surpris Montmorenci.
La trop auant, aueques lance & masse,
De rouges crois ſon gite il ſe paua,
    Tant vn ſouuenir de ſa race
    Loin de nos bendes l'enleua.
Quand il fut las, les plus hardis d'Eſpaigne,
Tremblans encor, de loing lui crioient fort.
    Voi que le grand nombre te gaigne,
    Ren toi, Bourbon, ou tu es mort.
Au Roi, dit-il, & à ma France aimée
Ie ren la vie, & mon eſprit à Dieu,

Quant à ceſte charoigne armée,
Ie la quite aus vers en ce lieu.
Délors mourut : mais encor creinte telle
Ce petit cors tout roide leur faiſoit,
Que main nagueres ſi cruelle,
Le plus fier regarder n'oſoit.
Tel ennemi iamais ne nous auienne,
Dirent-ils tous : &, tout mort qu'il ſoit or,
Rien deuers nous ne ſ'en retienne,
Car les os feroient peur encor.
Si l'ont rendu : & ſa France éplorée,
Qui de tel ſang trop peu reſter se vit,
Sur la ſepulture honnorée
Ce ſien regret lui écriuit.
Si me naurer tu auois eu penſée,
Mars defectif, au moins pouuoit ton dart
M'auoir non au cueur offencée,
Et en moins precieuſe part.
Tu me voiois quaſi toute entrepriſe,
D'humeur étrange, & membres superflus :
Pourquoi, les laiſſant, m'as tu priſe
Au bon ſang dont n'ai tantot plus ?
Adieu le ſang de ma veine meilleure,
Trop tot tiré : Adieu, fleur de mes fleurs,
Vengeance vous ferai quelque heure,
Mais tandis, helas, rien que pleurs.

Elegie 23. ſur le mariage du Roi Daufin auec la Reine d'Ecoſſe en Auril. 1558.

VOici ton mois, ô fille de l'écume,
Bell' Aphrodite, & le celeste Tor,
Ia tout ce monde te r'alume,
Faiſant flamber ſes cornes d'or.
Le ciel te rit, &, à l'enui, la terre
Point ne te ceſſe herbes et fleurs tirer,
Et la mer qui ſemble de verre,
Te prie en elle de mirer.
Ne tarde plus. Laiſſe, à bride aualée,
Ramer de ça tes cines attelez,
La ou Seine a Marne mélée
Entourne le roial palais.
Auecques toi, pren ce chois de tes filles,
Trois cors tout nus ſ'entretenans touiours,
Les Graces, ces trois ſeurs gentilles,
Et l'un, ſans plus, de tes Amours.
Au lieu de l'autre, ô Himen himenée,
Vien, chaſte Dieu, ta mere accompaigner :
Nulle amour d'honneſteté née
Ne doit ta torche dédaigner.
Et quel des dieus, par nous race mortelle,
Eſtre deuroit plus que toi honnoré?
Et quel par vn amant fidelle
Plus deuotement adoré?

Pour

Pour ſes enfans, en grand ſoin, mainte mere
Déia touſſant t'adreſſe mille veus,
Et ſeul, femmes, ſans vitupere,
Rendre les pucelles tu peus.
Par ton moien la vierge vn peu ia mure,
Tres-volontiers pere et mere laiſſant,
Dens les mains ſe liurer endure
D'vn ieune homme la rauiſſant.
Par ton ſaint feu les heritiers ſuccedent,
Eternisés en ce gerre mortel,
Et, quoique mortels ils decedent,
Tu gardes leur ſang immortel.
Haſte toi donq, & douce mariolaine
Front & cheueux te ceigne tout au tour,
Et luiſe en ta deſtre hautaine
Le ſaint flambeau de chaſte amour.
Voi, ſi matin, de mille fleurs ornée
L'aube déia, Phebus tout d'or auſsi,
Qui n'ouurirent onques iournée,
Plus eureuſe que ceſte-ci.
Pieça déia tout le monde réueillent
Dous violons & perce-cieus cornéts,
Et ia les prétres appareillent
Leurs temples richement ornés.
Car auiourdui la couronne Ecoſſoiſe
Qui de Marie eſtreint le chef roial,
Sera faite à iamais Françoiſe,
Si tu fermes ce neu loial.

François Daufin, & d'Ecosse la Reine,
Se vont sous toi & leurs peuples unir :
    Fai leur, ô Himen, vne cheine,
    Qui les puisse à iamais tenir.
Enlasse-les, estrein-les et conferme,
D'vn neu de fer, & Gordien cent fois,
    D'vn neu à toutes preuves ferme,
    Rare chef-d'œuure de tes dois.
Comme des cors, fai des deus ames vne,
Des deux cueurs vn, vn desir, vn souci :
    Et quoiqu'entre deus soit Neptune,
    Conioin les peuples tout ainsi.
Ia Lile-bourg dedans Paris se trouue,
Et son Lion entre nos fleurs lui plait,
    Ia le sang d'Estuard nous preuue
    La grand noblesse d'ou il est.
Es-tu boiteus, Himen? que veus-tu dire?
La vierge Reine est ia pleine d'ennui,
    Et, de trop atendre, soupire,
    Craignant que tu n'i sois meshui.
Comme défait la rose Ciprienne
Des moindres fleurs, tout à l'entour, le teint,
    Comme la claire Délienne
    Les étoiles proches esteint,
Marie assise entre mille pucelles,
Qui, dans le cueur, te font aussi meint veu,
    Raionnant sa beauté sur élles,
    Leur laisse de lustre bien peu.

Telle ta mere est mainte fois allée
Ou Adonis, ou Anchise tenter,
Telle, en la Troienne vallée,
Au iuge alla se presenter.
L'épous aussi, premier espoir de France,
De l'autre part bien matin éueillé,
Se plaint qu'en trop longue esperance,
Par ta paresse, est trauaillé.
Ne pouuoit donq, ô prince, te sufire
Ce Gaulois sceptre infaillible & certain?
A quantes couronne aspire
Ce chef si roial & hautain?
Apres Ecosse & la Gallique terre,
Ioindre y pourras (& ce t'est deu des cieux)
Le branlant sceptre d'Angleterre,
Et de Naples les plaisans lieus.
Voire trop plus : mais tinsses-tu du monde,
La plus grand part humble sous toi déia,
Prise plus ceste Ninfe blonde,
Que ce qu'Alexandre rangea.
Pour ton amour, sa patrie & sa mere,
Et, sans regret, ses hommes a laissés,
Et, sur vne fraile Galere,
Les grans flots d'Ocean passés.
Pour ton amour son langage d'Ecosse,
Ell' oublia, & le tien elle aprit :
Et bref, par ceste heureuse noce,
T'ofre sceptre, cors, & esprit.

Heureus mari, voici bien pour toi ores,
Le plus beau iour qui iamais éclaira,
    Mais la nuit, toute noire, encores
    Trop plus belle te femblera.
Pour ce iourdui laiffe au grand Roi ton pere
Les ieus de Mars, la lice & le tournoi,
    Car la patronne de Cithere
    Autres combats dreffe pour toi.
Trop eft ta gauche a bien volter connue,
Ta deftre aufsi à toute arme porter,
    Mais garde qu'vne vierge nue
    Trop tot ne te puiffe matter.
Quoi ? ia déia me femble ouir les ailes
Des cines blans : voici la coche d'or :
    Et qui eft ce plein d'étincelles,
    Ce voleur qui les paffe encor ?
Ie le connoi, il a deus yeus en tefte :
Bien fois venu, Amour honnefte & faint :
    Mais tres-loin foit de noftre fefte,
    L'aueugle, vicieus & feint.
Fai fondre ici, Venus, tes cines vites,
Dans la cité de ton iuge Paris :
    Defcen auecques tes Charites
    Sur ces celestes lis flouris.
O de Cithére & de Cypre l'idole,
Mere du monde, à ce coup puiffes-tu
    En ces deus perles qu'on acole,
    Montrer ta feconde vertu.

Vien, il eſt tems, notre vierge connoitre,
Vien l'inſpirer : ton œil s'ébahira,
Et vn peu de ton front, peut-eſtre,
(Ne te déplaiſe) en rougira.
Mais ceſt honneur, pour ceſte heure, Déeſſe,
Pardonne lui : car pas ne peut flourir
Touiours ceſte ſienne ieuneſſe,
Ni iamais la tienne perir.
Fai, deuant toi, ce tien fils Himenée
Marcher armé de ſon pudique feu,
Thalie, Aglæe, Euphrosinée
Ioignent l'indiſſoluble neu.
Que fais-tu plus ſur nótre demi monde
Tardif ſoleil ? deſcendras-tu iamais ?
Plonge toi vitement en l'onde,
Car la nuit vaut mieus deſormais.
Paſſe leger, pique aual, pique, pique,
Découure nous la peinture des cieus,
Tu fais tort à ta ſeur vnique,
Car ſon croiſſant eſt de nos dieus.
De ta nuit, donq, tot nos yeus renuelope,
Blanche Diane, ainſi puiſſe donter
Ton grand Henri toute l'Europe,
Et bien haut partout te planter.
Ia ſes couleurs toute choſe a perdues,
Ie ſuis ouï, rien que le ciel ne luit :
Tenebres ſe ſont épandues,
Et voici l'amoureuſe nuit.

Ceſſez le bal, ceſſez le bal mes dames,
C'eſt trop tenu d'attente languiſſant,
En l'ardeur de ſes chaſtes flammes,
Ce ieune mari periſſant.
L'heure s'enfuit, par vous ſoit emmenée
La Ninfe ſage : hélas, elle rougit :
O douce vergoigne bien née,
Que de modeſtie en toi git.
Va hardiment, va Reine bienheureuſe,
C'est à ton Roi, ton mari, que tu vas :
De quoi, pucelle, es-tu peureuſe ?
C'est le seul ami que tu as.
Ce ſeul ami mille parens ſurpaſſe,
Ce ſeul ami mille reaumes vaut,
Iamais ſa foi ne verras laſſe,
Ni ſon cueur d'autre flamme chaut.
Roi Ecoſſois, des François l'eſpérance,
La nuit échape, & ie t'amuſe ici :
Or t'en va prendre iouiſſance,
Or t'en va la donner auſsi.
Or vous iouéz, or commencéz à viure,
Paiſséz vos yeus, beuéz mille plaisirs,
Chacun de l'vn l'autre ſ'en-yure,
Et immortels soient vos deſirs.
L'arbre acolé & le rampant Lierre
Plus fort que vous ne ſoient entr'embraſséz
Ni la vigne haute de terre
Et l'orme mieus entrelaſsés.

Tu cueilliras la demimure rose,
La fraiche fleur, fille du point du iour,
Pour toi ſeul ſi vermeille éclose
Dans le flouri iardin d'Amour.
Et dont la tige, entre tes mains feconde,
Iettonnera mille eſcions diuers,
Qui doiuent iuſqu'aus fins du monde
Eſtendre vn iour leurs rameaus vers.
Ie di tes fils, qui, tout tels que leur pere,
Aus trais ſans plus, connus enfans du Roi,
De la chaſteté de leur mere,
Par le viſage feront foi.
Or, chaſte lit, puiſſe ta molle plume
De paix & ioie vn ni touiours couuer.
Iamais soupir ne ſ'y allume,
Ne pleur n'i vienne rien lauer.
Il faut ſortir, fermés l'huis damoiselles,
La nuit se pert, viués, amans, viués :
O que de garſons & pucelles
Deſirent l'eur que vous aués :

Elegie 24. à Ian Fourdin.

SI le treſor des Pindoiſes déeſſes
A peu de gens chichement departi,
M'auoit de ſes douces richeſſes
Otroié quelque bon parti,
Si i'auois beu de l'heureuſe fontaine,
Qui fait du miel dans les goſiers ſacrés,

Ou de ceſte Ronſarde veine
Qui les bors du Loir a ſucréts :
Pieça, Fourdin, pieça bien empennée
Par mes eſcris, ta glore voleroit,
Et la plume à Vendome née
Son Dorat mieus n'extoleroit.
Douze Apollons, cent Muſes ie ſouhéte,
Non pour rebatre, ou le ſac d'Ilion
Ou la riche toiſon d'Æéte,
Ou le fier Néméan lion.
Mille menteurs, voulans d'vne fumée
Faire du plomb, ont reuomi ſans fruit
Toute l'Aganippe humée
Pour telles bourde mettre en bruit.
Mais tout le don qu'en ce lieu ie demande,
Seroit, ſans plus, pour au vrai t'exprimer,
Combien la part eſt belle & grande
Qu'en moi tu dois tienne eſtimer.
Foie & poumons, cueur & teſte ie t'ofre,
A éplucher : ſonne moi, touche moi,
Tu as en ton Doublet vn cofre
D'entier amour & pure foi.
Car au laiſſer de mes nois pueriles,
Tu me receus, blanc et vierge tableau,
Sur qui, des lors, tes dois habiles
Menerent le premier pinceau.
Tu me montras de quel charme de langue
Vn Arpinois toute Rome enchantoit,

Et de

Et de combien forte harangue
Démofthéne vn Roi combatoit.
Ie vi la ville auec fon Hector morte,
Qui mille naus plus de neuf ans soutint,
I'oui mentir de langue acorte,
Ce Grec que Calipfon retint.
Ie vi Ænée & Turne f'entrebattre,
Et m'endormi au lut Aufonien,
Et, sis fois, me tint au theatre
Le Comique Sidonien.
Par tous ceus-la, Fourdin, tu mis grand peine
A me létrer, & ma langue embellir,
Mais c'eft toute peinture vaine,
Qui l'ame aufsi ne veut pollir.
Tres-clair miroer de vie entiere & fainte,
Tes chaftes meurs a nous touiours f'ofroient,
Et, nous bridant de douce creinte,
Rien voir méchant ne nous foufroient.
Te fouuient-il de cent douces fineffes,
Dont, tout iouant, tromper nous foulois-tu,
Alléchant nos tendres ieuneffes
Aus lettres & à la vertu?
Mais, fi n'a fceu à tes labeurs répondre,
Ce mien efprit à peu de glore né,
(Car tu t'eforçois le femondre
A plus haut qu'il n'eft déftiné)
Ne vois-tu pas fur vne méme croppe,
Maint chéne droit iufqu'au ciel fe porter,

Et meint autre en la méme troppe,
Maleureusement auorter ?
Le laboureur s'étonne que deuiennent,
Tant d'autres grains qu'il auoit épandus,
Car les vns, sans plus, lui paruiénnent,
Les autres demeurent perdus.
Ainsi, Fourdin, si toute ta semence
Sur ce Doublet n'a rendu dine fruit,
Vn Daniel (grand recompense)
Plus heureusement as instruit.
Ie voi déia qu'vn dru tout blanc pennage,
Plume de cine, ailer lui vient le dos,
Et sa bouche, par ton ménage,
Boit vn fleuue de sucrez mots.
Cestui seul donc (pardonne m'en l'enuie)
Pourra ton nom du sourd oubli sauuer,
Et a perpetuelle vie,
Auecques le sien, éleuer.

Elegie 25. tirée d'vn epigramme Latin.

NOus admirons mille metamorphoses
Du tems des dieus, age trop récité :
Mais ce siecle, en pareilles choses,
Ne doit rien à l'antiquité.
En peu de rime & grosiere écriture,
Vous peindrai ci d'vn trait de mon lourdois,
Vne fort nouuelle auenture,
Digne de plus habiles dois.

Belle ſans pair, d'vn forgeron la femme,
Naguére oſa d'elle tant preſumer
Que d'vn chacun, la bonne dame,
Se faiſoit Venus ſurnommer.
Le bon mari, bien laid, comme lon conte,
Touiours ſuant, touiours tout potelé,
N'auoit pas lui-méme de honte
D'eſtre auſsi Vulcan appellé.
Mais cependant la reine de Cithére,
Des diuins noms tel emprunt n'endura,
Ains pour vengeance tres-ſéuere
Voici qu'elle en délibéra.
Toi qui Venus, dit-elle, oſes te faire,
Sois donc Venus, de nom, d'eſprit auſsi;
Et toi, Vulcan : &, pour parfaire,
Aiez méme ce Mars ici.
La choſe eſt dite, & faite tout enſemble,
Vn gras Prieur en eſt le braue Mars :
Et ceſte-ci, qui Venus ſemble,
Se preſte à lui de toutes pars.
Tant qu'vne fois, par ſecréte pipée,
Le noir Vulcan les ſurprent embraſséz,
Et tous deus d'vne longue épée,
Les euſt à l'heure outre-percéz.
Mais, par pitié miſericordieuſe,
Les dieus benins (comme iadis ſouuent
En l'antiquité fabuleuſe)
Mirent leur puiſſance audeuant.

La poure femme eſt louue deuenue,
Gloute de proie : & ſon lou la rauit :
Car en lou, tout d'vne venue,
Le moine auſsi tourné ſe vit.
Le forgeron, a qui sa femme on ote,
Mué ſe trouue en l'oiſeau mal plaiſant,
Qui touiours touiours vne note
Au mois de Mai va rediſant.

Elegie 26. *à Dieu pour la paix.*

SI tu perméts, Pere tres debonnaire,
A toi parler, qui sais sans nótre vois,
Mieus que nous mémes nótre afaire,
Car le fons de nos cueurs tu vois.
Deigne, Seigneur, qu'à ta grandeur i'adreſſe
Vn peu de mos, quelques ſoupirs auſsi :
Car pitié du monde me preſſe,
Et de ta glore le ſouci.
Voi tout puiſſant, voi, mes alége enſemble,
Ton poure peuple, aſsés aſsés puni :
Voici tant de maus, ce me ſemble,
Que rien ne t'y reſte impuni.
Ceus qui d'argent auoient leur force faite,
Vont mendiant, ceus qui creuoient d'orgueil,
Ont veu leur fortune défaite,
Et or leur ſouuient du cercueil.
Le citoien, loin de ſa cité, pleure,
Meurtri, brulé, pillé, banni, tout nu,

Car l'ennemi ſien y demeure,
Seigneur par force deuenu.
Le laboureur voit l'eſpoir de ſa peine
Par main étrange, auant l'Aout moiſſonné,
Voit ses beufs qu'vn barbare emmeine,
Et ſon chome à Vulcan donné.
Que veus-tu plus? les grans monarques mémes,
Quand il t'a pleu leur calme vn peu troubler,
Ont ſenti sur leurs teſtes blémes,
Leurs triples couronnes trembler.
Qu'est-il beſoin toutes les verges dire
Dont ta vengeance, ô Dieu nous a touchés!
Douce toutesfois eſt ton ire,
Et trop moindre que nos pechés.
Pour nous, ſeigneur, de trop plus de mal dignes
Chetifs hommeaus, race deüe à la mort,
Ne difére pas nos ruines,
Si pitié ia ne t'en remord.
Mais qui ſera-ce en ceſt éfroi des armes,
Qui chantera les louanges de Dieu?
En ceſte tempeſte d'alarmes
Tes cantiques auront-ils lieu?
Quelque vaincu, rendant l'ame, peut-eſtre,
Aucuns ſoupirs, bien tard, t'adreſſera :
Mais le vainqueur, ſans te connoitre,
Sa ſeule glore penſera.
Ou eſt le prince à la main non ſouillée,
Qui dine ſoit de ton temple batir,

Si ſa gent vn iour débroillée
Vient à ta verité sentir?
Nos grans seigneurs dreſſent des camps contraires,
Non pour l'Aurore à ta foi conquerir,
Ains freres le ſang de leurs freres,
Par tout ouvrage vont querir.
Et qui vit onq vne beſte sauuage,
Once tachée, ou Tigre au pié leger,
Venir à ceſte extréme rage
De ſa propre eſpece outrager ?
Le Turc ſuperbe en va rendre la grace
Au ſourd tombeau en Méque idolatré,
Priant qu'en ta chrétienne race
Décord immortel ſoit entré.
Et cependant deſſous le mui demeure
Ton feu celé : on te ſupprime ainſi,
Et tes vrais teſmoins pour ceſte heure
N'ont lieu ni audience ici.
Or, fai Seigneur, ſur l'enclume remettre
Ces dars ſanglans, & tant de fer polu,
Qui tout en bons picquois deut eſtre,
Faus et faucillons remoulu.
Tous ces couteaus que l'vn ſur l'autre on rue,
Commande donq qu'au feu ſoient repurgés,
Et pour l'innocente charrue,
En maint coutre & ſoc reforgés.
N'endure plus ces horribles ſerpentes
Goſiers d'ærein, tes foudres imiter,

Toutes ces poudres violentes,
Au fons de la mer fai ieter.
Et, pour ton nom, que seul toute la terre
Deut retentir, ſeul tout homme ſonner,
Deigne à ton cher r'achaté gerre,
Pere de paix, ta paix donner.

FIN DES ELEGIES DE

IAN DOVBLET

Dieppoys.



EPIGRAMMES

ET DIVERSES RIMES

DE IAN DOVBLET.

Premier Epigramme.
Imitation d'Anacreon.



IONVILLE ie veus dire,
Calais chanter ie deſire,
Mais ſonner onc ne voulut
Que d'Amourétes mon lut.
Changé l'ai de façon toute,
De nerfs, de table & de coute,
Moy méme rien n'y chantant
Que ce Henri tout domptant,
Mais touiours mes cordeletes
Me répondent d'Amourétes.
Adieu donques deſormais,
Guerres & hommes armés,
Adieu vos glores hautaines,
Vaillans Rois & capitaines,
Car ce mien lut oſtiné,
N'eſt qu'aus amours deſtiné.

Inuention

Inuention Greque d'Anacreon.

SVr les heures de minuit,
Lorsque pieça tourne & luit
Ceſte lente chariote,
Que conduit l'enfant Boote,
Et laſſés les hommes tous,
S'étendent au ſomme dous,
Amour d'vne fauſſe ſorte
Vint martéler à ma porte.
Qui ſrape, di-ie, la bas ?
Vous me troublerés, helas,
Ce dous ſonge qui m'embraſſe.
N'ayés peur, ouurés, de graſſe,
Répont-il, ouurés moy l'huis,
Vn petit enfant ie ſuis,
L'eau me perce, on ne voit goute,
Et ne ſçai ou ie me boute.
I'eu pitié quant l'ecoutai,
Et d'allumer me hatai,
I'ouure, & eſt vrai que i'auiſe
D'vn petit enfant la guiſe,
Mais il portoit arc turquois,
Longues ailes & carquois.
Ie l'améne, ie le chaufe,
Ses mains des miennes rechaufe,
Et ſes creins moites pignant,
N'en cessoi l'eau épreignant.

M

Puis, quand plus n'en y eut goute,
Et l'humeur fut ſeiche toute :
Ca, dit-il, faiſons l'eſſai
De ce petit arc que i'ai :
Voyons ſi l'eau de l'orage
A ma corde a fait dommage.
Il bende, &, d'vn trait adroit,
Au milieu du cueur tout droit,
Comme vn Tan poignant m'afolle,
Puis me gaudiſſant ſ'enuole.
Adieu, dit-il, adieu donq
Mon ote, ie ne vis onq
Ceſte corde eſtre meilleure,
Mais plaie au cueur t'en demeure.

Dudit Anacreon.

CE leger enfant Amour,
Cueillant des roſes vn iour,
N'aperceut point vne abeille
Dormant en la plus vermeille,
Qui d'aguillion inhumain,
Au bout d'un doit de la main
Lui lança pointure amere :
Il ſ'écrie, & en Cithére
A l'heure à l'heure volé,
Or ſuis-ie, mere, afollé,
Afollé ſuis-ie a ceſte heure,

Dit-il, & faut que i'en meure.
  Vn petit ſerpent volant,
(Ces ruraus vont l'appellant
Mouche à miel, ô fauſſe mouche)
M'a donné ceſte écarmouche.
  Venus souriant adonq,
Si telle pointure donq,
Si attainte, ſi dépite,
Vient d'vne mouche petite,
Quel mal, mon fis, cuides-tu
Face ton long trait pointu?

De fermeté.

CElle qui tient ma foi
  Ne doit pas creindre,
Qu'autre iamais en moy
  Se puiſſe empraindre.

Son image ſi bien
  Y est grauée,
Qu'elle n'en peut pour rien
  Eſtre leuée.

Amour, mon cueur n'eſt pas
  De cire tendre,
Car cent cous tu frapas
  Ains qu'i rien prendre.

Lorsqu'i laiſſas en fin
De ta main forte,
Ce viſage diuin
Qu'au vif ie porte.

Sur la mort d'vn petit Perroquet, auquel vne bellette coupa la gorge.

PLorés mignardes amourétes,
Dames blanches, dames brunetes,
Et tous mignons d'Amour auſsi
Accompaignés ce dueil ici.
L'oizelet de madamoiſelle,
L'ébat & les delices d'elle,
L'honneur des petits perroqués,
Et dont les grans furent moqués,
Ores, par vne dent traitresse,
Parti de ſa douce maitreſſe,
A Proſerpine las, helas,
S'en eſt allé parler la bas.
Reſte, ſans plus, de ſi grand perte,
La plume iaune, rouge, verte :
Falloit-il encor, ô maleur,
Y voir de ſon ſang la couleur?
Ces douceurs, las, meritoient elles
De Progné les taches cruelles,
Maudit ſois-tu, maudit cent fois

Mufeau cruel, ou que tu fois :
Fauffe meurtriére belléte,
Qui cete douce gorgeléte
De ta dent as ofé trencher :
Tant ton repas nous coufte cher.
La nuit déia plus que demie
Tenoit toute chofe endormie,
Chacun repofoit fans fouci,
Et le bon oifelet aufsi,
Quand, toi feule par les tenébres,
Nous braffant ces regrés funebres,
Vins adreffer ton traitre pas
Au flair du precieus repas,
Et ofas, rauifante befte,
Meurtrir vne fi chere tefte :
Il cria qu'on le fecourut,
Mais parlant enfemble mourut.
Enfemble trépaffe & f'eueille,
Leue enfemble et rabat l'oreille,
Et si tref-piteus fe rendort
Qu'on voit bien qu'il ronfle à la mort.
Plorés mignardes amouretes,
Dames blances, dames brunetes,
Et tous mignons d'Amour aufsi
Accompaignez ce dueil ici.
Ah, qui lors fa maiftreffe eut veue,
Venir au fecours demi nue
Se tourmenter, fe fammesler,

Ses femmes à l'aide appeller,
On l'auroit certes comparée
A la Ciprienne éplorée
Quand du lit on la vit courir
Au tendron qu'vn porc fit mourir.
La mort ſur l'oiſeau ia trop fiére,
Lui batoit l'aleine derniere,
De ſon bec la terre il mordoit,
Et les ailes roides tordoit,
Quand elle bien tard arriuée
Sentant sa chaleur deriuée,
Et du cueur méme peu à peu
Fuir bondiſſant le dernier feu :
Dans l'yuoire de ſes mains cloſes,
L'étuue, & veut par mille choſes,
Rallumer les petis eſpris
Ia par trop de glace ſurpris :
Dans ſon lit plourante le porte
Et ores de mots le conforte,
Qui charmer deuſſent vn Enfer :
Ores l'espére réchaufer
Entre les deus pommes iumelles,
Ses deus reflotantes mamelles,
Qui, bien haut, sous ceſt apre dueil
Bondir faiſoient leur dous orgueil.
Mais, ſur tout, le petit bec croche
Contre ſes leures elle approche :
Et comme nagueres ſouloit,

Baiſotant, donner lui vouloit
La douce liqueur de ſa bouche,
Mais, ce bien peu auant le touche.
Pour tout cela l'horrible mort
Qui le haſte & preſſe trop fort,
D'vn ſeul ſoupir ne lui pardonne :
Ia l'ame extréme l'abandonne,
Ia ſont les yeus clos & ſellés,
Et les petis membres gélés.
Plorés mignardes amouretes,
Dames blanches, dames brunetes,
Et tous mignons d'Amour auſsi,
Accompaignés ce dueil ici.
Ou es tu diſerte languette,
Ou es tu clere paroléte,
Et vous, helas, ou eſtes vous
Petit mignon, mignon si dous?
Qui sera Roi en votre place
Perroquet? qui aura la grace
De dire si bien à son tour,
A madamoiſélle bon iour?
Et toi cleret, par qui tout tourne,
Deuant l'œil de qui ſ'en atourne,
Qui te chantera deſormais
Mieus que lui, qui n'en beut iamais?
Car de l'eau pure étoit contente
Sa petite gorge excellente.
Bien que quelque fois mignotant,

Sa maiſtreſſe, & la baiſotant
L'afeté, oſoit bien pour boire,
Fretiller ſa languete noire
Entre ce franc coral iumeau,
Y ſuſſant, qui le faiſoit beau,
Vn miel, vn bame, vne eau de vie,
Dont nous tous lui portions enuie.
Et ſ'il ſe ſentoit nullement
Auoir fait choſe rudement,
Fut de ſon bec, fut de ſa pate,
Dieu ſait comme il auoit grand hate
S'étendre, de peur tout tranſi,
Humble, à l'enuers, criant merci.
Mais, helas, ou eſt le merite
De ces douceurs ? que lui profite
Ce goſier, qui fut si dispos
A reparler tous nos propos?
Que lui vaut, ni maitreſſe honneſte,
Ni ce pourpre peignant ſa teſte,
Ceſt or, ceſt azur, ce vert gai,
Vert éfaçant le mois de mai?
Il meurt, helas, auant ſon heure,
Et maint villain corbeau demeure.
Ce paſſetems on nous rauit,
Et l'écoufle, pour nuire, vit.
Bonnes choſes ſont coutumiéres,
De faillir touiours les premiéres :
Et les pires, toutes au rebours,

Voluntiers

Volontiers fourniſſent leur cours.
Ainſi du bon Protheſilée
L'ame ieune fut exilée.
Le vil Therſite demeura,
Et ainſi Hector moins dura
Que Paris ſon feminin frere,
L'vn vaillant, & l'autre au contraire.
  Que dirai-ie des ſaints priez,
Tous l'vn apres l'autre criez ?
Ni pour eus, ni pour le bon zelle,
Des veus que fit madamoiſelle,
N'a ſceu, des ſtigiennes eaus
Reuenir l'honneur des oiſeaus.
  Plorés mignardes amouretes,
Dames blanches, dames brunetes,
Et tous mignons d'Amour auſsi
Accompaignés ce dueil ici.
  Sous les collines Elizées,
(Lieu des ames fauoriſées)
Y a, qu'à peine lon peut voir,
Vne forét d'Ebéne noir :
Dont la terre que Léthe inonde,
Touiours d'vne herbe brune abonde.
La (si mainte doute lon croit)
S'en vont les bons oiſeaus tout droit :
Mais des autres ors & infames,
(Comme on dit) n'i entrent les ames.
  La les blans cines ont leurs nis :

La vole l'vnique Phenis.
La le Pan étend ſa richeſſe.
La l'amant Roſignol ne ceſſe.
La ſuit la Teurtre ſon épous.
La ſe baiſent les Pigeons dous.
Ceſte trope, legeres ombres,
Iuſqu'au pas de leurs bornes ſombres,
Sont venus humbles au deuant
Receuoir l'oiſelet sauant,
Qui a pris ſa place eternelle,
De tout ce beau parc la plus belle,
Or eſſe la comme ie croi,
Que vraiment Perroquet eſt Roi.

Epigramme du latin de Pulex.

GRoſſe de moi, a trois deuins ma mére
S'en enqueroit : l'vn vn fis annonça,
Par l'autre vne fille elle eſpere,
Le tiers, neutre me prononça.
Et tout fut vrai, car ie vins Androgine :
Puis ſur ma mort : l'vn que pendu ſerai,
L'autre qu'vn glaiue est ma ruine,
Le tiers dit que ie me noiray.
Nul ne mentit. Eſtant monté à peine
Deſſus vn arbre au bort de l'eau tout pres,
I'auoie épée, ell' ſe dégaine,
Et ie tombe ſur elle apres,

La teſte en l'eau : mais venir n'i ſeut onques,
L'vn de mes piés aus branches acroché :
Ainſi, fils, fille, & neutre donques,
Ie fus noyé, tué, branché.

L'œnigme de Cleobule.

VN pere douze enfans porte,
Qui en ont trente chacun,
Tous de diferente ſorte,
Si l'vn est blanc, l'autre est brun.
On les voit tous vn à vn,
Iamais deus ni trois ensemble,
Et sans qu'il en meure aucun,
Tous les iours meurent, ce semble.

Auertiſſement aus dames.

VN amant, pour gaigner
Ce qu'il deſire,
Iure ſans épargner,
Promet, ſoupire.

Puis quand il a trouué
Qui le contente,
Et tantot abreué
Sa soif ardente,

Adieu la foi, adieu,
Au vent promeſſe,

Autant en autre lieu,
    Changeons ſans ceſſe.

De ces dous iouuenceaus
    Guetés vous, dames,
Qui, ſur leurs ans nouueaus,
    Sont pleins de flammes.

Plutot que paille au feu
    D'ardeur ſ'ataignent,
Mais, durans auſsi peu,
    Tantot ſ'éteignent.

Comme a mont & aual,
    Soit chaut, ſoit glace,
Le veneur matinal
    Vn liéure chaſſe :

Et puis, quand pris il eſt,
    Bien peu le priſe,
Car la chaſſe lui plait
    Mieus que la priſe.

Ainſi ces ieunes cueurs
    Bien fort vous preſſent,
Mais rien que vos rigueurs
    Ils ne careſſent.

Car, moins les accoſtés,
    Plus vous pourſuiuent,

Et tant leur reſiſtés
Tant vous captiuent.

Mais ſi tot que ſur vous
Leur point ils gaignent
Vous êtes miſes ſous,
Et vous dédaignent.

Et, par qui humblement
Futes seruies,
Vous pleignés durement
Eſtre asseruies.

Tantot leur feu leger
Ailleurs va luire :
Glore font de changer,
Et tout ſeduire.

Non pas qu'à n'aimer point
Ie vous exorte,
Et pitié, de tout point
Doiue eſtre morte.

Car, dames sans ami
De rien n'eſt dame,
Et son cors endormi
Lui rabat l'ame.

C'est la vigne sans pal
Laiſsée en friche,

Non ſoignée à l'egal
    De ſon fruit riche.

Ce poil folet ſans plus,
    Age trop tendre,
De conſtance eſtre exclus
    Deués entendre.

Cueillés la grappe ainſi,
    Non verte ou dure
Ni flaitriſſant auſſi,
    Comme trop mure.

D'absence d'amie.

LE Soleil reculant
    Nos iours nous rongne,
Et auec lui coulant
    L'Esté ſ'eloigne.

Les vens troublent la mer,
    Branlent la terre.
Neige ſe voit ſemer,
    Glace tout ſerre.

Il n'eſt plus d'oiſeau dous,
    Qui chanter vueille,
Et plus ne voions nous
    Ni fleur ni fueille.

Ainsi ma vie en dueil
    Toute se tourne,
Quand, mon Soleil, ton œil
    Ailleurs seiourne.

Plus ne voi que langueur :
    Et mille doutes
Viénent glacer mon cueur
    Sans raison toutes.

L'Aout a beau arriuer
    Car, toi absente,
Touiours ce triste iuer
    Faut que ie sente.

Du 7. liu. des epigrammes Grecz.

CAtin mes espris me volle,
    Et de ses yeus, peu à peu
Me fait fondre, comme au feu
S'écoule vne cire molle.
S'ell' est brune, moins vaut-elle ?
    Vn charbon est bien tout noir.
    Mais quand il ard, semble à voir
    L'œil d'vne rose nouuelle.

Dudit liure. Imitation Grecque.

ENtre les léures de Catin
    Vn moite baiser ai emblé,

Plus dous, plus fort, plus chaut que vin,
De ſucre & canelle comblé.
Et ce Nectar tel m'a ſemblé
Coulant par ma bouche rauie,
Qu'a sentir mon cerveau troublé
D'amour ſuis yure pour ma vie.

Autre imitation Greque du ſettieme liure des Epigrammes.

PAr ton ſaint nom, Venus, ie le confeſſe
Colérement ai iuré ce matin,
Que d'vn mois (ô Dieus combien eſſe!)
Ie ne viſiterai Catin.
Mais, ô déeſſe, hélas, ie lui pardonne :
S'il te plait donc, pardonne moi auſsi.
Car midi à grand peine ſonne,
Et ia demi mort ſuis ici.
Or, Aquilons, tout ce qu'vn amant iure
Souflés-le au Su : Quant à moy, i'aime mieus,
Prés d'elle m'éiouir pariure,
Que languir ſuperſtitieus.

Quatrain, imitation Greque.

QUe vaut, Catin, ceſte fuite friuole,
Eſſe qu'Amour ne te puiſſe attraper?
Tu es de pié, & ce Dieu vole,
Comme penſes-tu échaper?

Eue

Eue coniure auec le Serpent contre l'homme.

DEs ceſte heure, auecque toi,
Cher Serpent, pour vne pomme,
Ie coniure contre l'homme,
Et fauſſe à iamais ma foi.
Par ce, que toute femelle,
D'vne malice éternelle,
Fera touiours comme moy.

Pris de l'epigramme Grec.

FEmmes ne ſont que tourment,
Au moins, iamais les meilleures,
N'eurent que deus bonnes heures,
La noce & l'enterrement.

Du latin de Plaute.

S'Il est quelcun qui deſire,
Sans nul repos ſ'empécher,
Deus choſes lui faut chercher,
Vne femme et vn nauire.

Sur les œuures de Lucian, tiré de ſon epigramme Grec.

LVcian qui fit ceci,
Aiant connu toutes choses,

Les a dans ce lieu enclofes,
Folles & fages aufsi.
Car ce qu'vn homme bien fin,
Eftime eftre grand prudence,
Tout autrement qu'il ne penfe
N'est que follie en la fin.
Bref, en ce monde incertain,
Nul ne peut penfer ne dire
Rien qui puiffe a tous sufire
Ne parfaictement certain.
Ains, ce qui te femblera
Chofe grande & admirable,
Moquerie & vaine fable
Au fens d'vn autre fera.

Sur les ruines de Rome tiré de l'épigramme latin.

EStranger qui viens, bon homme,
A Rome, pour Rome voir,
Et ne peus, méme dans Rome
Rien de Rome aperceuoir,
Voi des murailles les masses,
Voi les marbres démolis
Et les grans defertes places
Des théatres abolis.
Voi-la Rome : Considere,
Comme, morte qu'ell' soit or,

Sa charoigne braue & fiere
Semble menaſſer encor.
Ell' a vaincu terre & onde,
Puis ell' ſ'eſt veincue auſsi,
Afin qu'à veincre, du monde
Ne lui reſtat rien ainſi.
Or ſous ceſte Rome eſclaue,
Rome la maistreſſe git,
Et l'aſſeruie & la braue
Dorment en ce mesme lit.
Le Tibre, d'entiere marque,
Reste ſeul au nom Romain,
Et encor, ſous mainte barque,
A la mer file soudain.
Voi, combien peut la fortune,
Ce qui ne bougeoit vient bas :
Et ce qui n'a ceſſe aucune
Demeure, & ne se pert pas.

Du roiaume de Naples, imitation de l'epigramme Grec qui se commence,
Ἀγρὸς Ἀχαιμενίδος.

I'Etoie au François vn iour,
A l'Espagnol ie ſuis ores,
Vn autre & vn autre encores
Y pourront faire leur tour.

Sienne me croit cetui-ci,
L'autre aufsi me cuidoit fienne,
Et quiconque apres y vienne
Il cuidera tout ainfi.
A qui, à qui fuis-ie donq?
C'eft ici, fans doute aucune,
Le roiaume de Fortune,
Que garder nul ne peut onq.

Quatrein de Niobé.

DE viue que i'étoi', les dieus
Me feirent pierre par enuie :
Or Praxitel, faifant trop mieus,
De pierre m'a remise en vie.

Du latin de Morus.

DOcte Docteur, touiours tu nous viens dire
La lettre occit, tu n'as que ce propos,
La lettre occit : tant le redire?
Tu nous occis de ces deus mos :
Mais, quant à toi, tu as donné bon ordre,
Que nulle lettre occir onq' ne te vint :
Lettres n'ont garde de te mordre,
Car te voir onq ne leur auint.
Si n'effe à tort que tu creins, tefte sote,
D'en eftre occis : bien t'en dois soucier :

Car tu n'as d'eſprit vne iote,
Qui te puiſſe viuifier.

Du latin d'Eraſme.

CE Iupiter, des antiques l'idole.
(Si telle fable a quelque ſoi encor)
Abuza vne Europe folle
Sous le cornu maſque d'vn tor.
Mais auiourdui, & ce ne ſont plus fables,
Sous humbles peaus d'aignelés innocens,
Mille ſortes de maſqués Diables
Mettent la nótre hors du sens.

FIN DES EPIGRAMMES

DE IAN DOVBLET

Dieppoys.

EXTRAIT DV PRIVILEGE

IL *eſt permis à Charles Langelier Libraire iuré de l'Vniverſité de Paris, de faire imprimer & mettre en vente vn petit liure, intitulé* Elegies de Ian Doublet Dieppoys, *Et auons inhibé & defendu a tous Imprimeurs & libraires, & autres marchans quelz qu'ilz ſoyent, d'en imprimer ou faire imprimer, vendre ne diſtribuer, autres que ledict Langelier aura faict imprimer, iuſques à ſix ans prochainement venans, à conter du iour que leſdictes Elegies auront eſtez acheuées d'imprimer. Et ce ſur peine de confiſcation deſdictz liures & d'amende arbitraire, ainſi qu'il eſt plus amplement contenu en ſes lettres de priuilege. Donné à Paris le ſeizieſme iour de Ianuier, l'an de grace mil cinq cens cinquante huict. Et de noſtre regne le douzieſme,*

Par le conſeil.

DECOVRLAY.



L A
VERTVEUX
LIANCE
PAX
OO
RIS
AMOVR
MI
DVNG
MORTELLE
ANGES
LES
LIES

NOTES [1].

Préface. *Page* IV. — Depuis l'impression de la préface, on a signalé, dans le *Nouvelliste de Rouen* du 28 août 1868, l'existence de mémoires inédits du corsaire Doublet, que nous avons cru devoir rattacher à la famille du poète.

Jean-François Doublet était né à Honfleur. Le récit de ses voyages embrasse 49 années de 1662 à 1711. Ses mémoires, qui se rapportent à une époque intéressante et glorieuse pour la marine française, mériteraient d'être publiés.

M. Stephano de Merval m'a indiqué aussi, dans l'*Election d'Evreux*, un Jean Doublet, seigneur De la Haye (fief sis à Neuvilette, canton de Saint-André, Eure), qui a produit des lettres de noblesse en 1523.

Ce Doublet est l'auteur de la famille des Doublet, seigneurs de Breuilpont, marquis de Persan, dont les armes sont d'azur, à trois doublets d'or, 2 et 1.

(1) Un certain nombre de ces notes sont dues à MM. de Merval et à d'autres membres de la Société des Bibliophiles normands; mais nous devons surtout des remercîments à M. Bouquet, le professeur érudit du Lycée de Rouen, qui en a fourni la meilleure partie, notamment tous les détails relatifs à la description et à l'histoire de la ville de Dieppe. Prosper Blanchemain.

1

Il est possible que notre poète eût aussi des *doublets* dans ses armoiries; mais ce n'étaient vraisemblablement que des armes bourgeoises ; car il n'existe, dans les registres de la Cour des Aydes, qui n'offrent pas de lacune, de leur origine à 1789, aucunes lettres d'anoblissement au nom des Doublet de Dieppe.

— *Page* V. — Dans le catalogue de la bibliothèque de M. Luzarche, rédigé par M. Claudin, en mars 1869, ce savant libraire enregistre sous le n° 6247, une traduction de Cicéron par David Miffant, *conseiller et gouverneur de la ville de Dieppe* : *le livre Tulles* des offices. Paris, Philippe Le Noir, 1528, in-4° gothique, figures sur bois.

Ce livre, dont un exemplaire existe à la Bibliothèque impériale, avait été signalé par M. Brunet, t. II, col. 51, et par M. Frère, t. II, p. 309 de son *Manuel du Bibliographe normand*, sous des dates différentes.

— NOTICE. *Page* XII. — J.-A. Guyot, tome Ier, page 326 du *Moréri des Normands*, ouvrage manuscrit, faisant partie du fonds Martainville à la bibliothèque de Rouen, dit quelques mots de Doublet, qui, selon lui, *serait mort Cordelier.*

Adrien Pasquier (Biographie normande : Bibl. de Rouen, manuscrit) consacre aussi à Doublet quelques lignes, qui n'apprennent rien de nouveau.

On trouve enfin dans l'histoire de la ville d'Harfleur, par E. Dumont et A. Leger (Havre 1868) page 87, un Mathieu Doublet, curé d'Harfleur, en 1507.

— AU LECTEUR, folio 3, ligne 11.

Or, pour l'orthographe, s'entrebatent les grammairiens.

En 1545, Louis Meigret fit un *Traité touchant le commun usage de l'écriture françoise*, etc., où il annonce qu'il a travaillé pour le *commun peuple*, et où il propose une foule de modifications dans l'orthographe savante de la Renaissance.

En 1550, Jacques Peletier, du Mans, dans son *Dialogue de l'orthographe*, supprimait toutes les lettres étymologiques.

En 1549, Joachim du Bellay, dans sa *Défense et illustration de la langue françoise*, approuve les idées des réformateurs, mais se garde de les suivre. Il fait un peu comme Doublet.

Pierre Ramus, ou La Ramée, alla beaucoup plus loin en 1562.

Voir *Observations sur l'orthographie française suivies d'un Exposé historique des opinions et systèmes sur ce sujet depuis* 1527 *jusqu'à nos jours*, par Ambroise-Firmin Didot, 1867, pages 95 et suivantes.

— Folio 3, Verso, vers 3.

Et avec Apollon son père.

On adopte ici la tradition qui fait Orphée fils d'Apollon et de la Muse Clio. Selon d'autres, il aurait dû le jour à Œagre, roi de Thrace et à la Muse Calliope.

— Ibid. v. 8.

Trainait sonnant
Les rochers et chesnes au son.

Unde vocalem temere insecutæ
Orphea sylvæ,
Arte materna rapidos morantem
Fluminum lapsus, celeresque ventos,
Blandum et auritas fidibus canoris
Ducere quercus.

Horace, *Odes*, liv. I, ode XII.

— Fol. 4, v. 10 :

Chante ses ieus.

Il serait difficile de savoir si l'auteur a entendu écrire *jeux* ou *yeux*, si l'on ne trouvait pas plus loin *yeux*; il est donc à croire qu'il faut lire ici *jeux.*

— Fol. 4, v. 21, 22 et 25.

Ni le Harpeur de Thrace (Orphée)
Ni le Thèbain aussi (Amphion).

Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo vellet.
Horace. — Art poétique, v. 394.

Ni cestui là (Arion).

Voir, Ovide, *Fastes*, liv. II, 83-118, où l'histoire d'Arion sauvé par un dauphin, est racontée avec détail. — Méthimne était sa patrie.

— Fol. 5. Recto, *Elegie*, I. C'est le cadre de la première ode d'Anacréon, *A sa Lyre.*

— Ibid. v. 7 et 8.

Ces chères victoires nauales
De nos demi-brulés Dieppoys.

M. J. Thieurry a donné : Récits dieppois. Combat naval, 1555. Peut-être Doublet parle-t-il de cette même affaire.

C'est un auteur latin qui a rapporté la naissance du vers pentamètre au larcin d'un pied de l'hexamètre fait par l'Amour.

— Ibid. V°, v. 9. Le substantif *reste* était alors féminin.

— Ibid. V°, v. 13. Les *fontes vomisse-flamme* sont les canons.

— Fol. 6. L'*Elegie*, 2, est aussi une imitation d'Anacréon.

- Ibid. V°, v. 13. Vulcain, en sa qualité de mari de Vénus, se croit père de Cupidon.

— F. 7, v. 8 :

Parcere subjectis et debellare superbos.
Virg. Æneid. VI, 853.

— Ibid. V°, v. 26. Arioste dans son *Roland Furieux*, a mis en scène Angélique, la belle reine du Cathay.

— Ibid. v. 28. Les vers d'Homère ont rendu Hélène à jamais célèbre.

— F. 8, v. 3. Properce a chanté Cynthie ; Tibulle Nemesis ; Ovide, Corinne.

Et illic Nemesim suam Tibullus,
Et illic quoque Lesbiam Catullus
Fertur pallidulo ore suaviari.
J. Bonnefons. Pancharis, I.

— Ibid. ligne 9. Nous avons dit dans la préface et dans les notes ci-dessus ce que nous avons pu trouver sur J. Mifant.

— F. 9, v. 7. Nous n'avons rencontré nulle part ailleurs le nom du musicien Mathieu Fournier.

— Ibid. v. 13.

Cedite Romani scriptores, cedite Graïi ;
Nescio quid majus nascitur Iliade.
Properce, liv. II, Eleg. 36.

— Ibid. v. 21. Agathon est l'un des interlocuteurs du Dialogue de Platon : *Le Banquet.*

— F. 9. V°, v. 2. Amaryllis figure dans la première Eglogue de Virgile. Alexis est le titre de la seconde.

— F. 10, v. 1 et 2. Allusion à la coutume des Anciens de marquer les jours malheureux d'une pierre noire et les jours heureux d'une pierre blanche. — Le corbeau vu à gauche était un mauvais présage.

— Ibid. v. 7. *Déparager* quelqu'un. Lui faire contracter un mariage inégal. Terme emprunté à la Coutume.

— Ibid., V°, v. 4. *Ecarse,* avare.

— F. 11, v. 21 à 26. Allusions à Pâris, ravisseur d'Hélène, et au centaure Chiron, qui enleva Déjanire à Hercule.

— F. 11. V°, v. 15. *Delaier :* différer, nous avons conservé *délai*, substantif de ce verbe.

— F. 12. V°, lig. 15.

Le médecin Pierre Desmireurs, à qui la 8e Élégie s'adresse, était lié avec les poètes de la Pléiade. Ronsard le compte parmi les compagnons du folâtrissime voyage d'Hercueil.

Des Mireurs seul nous regarde
Et prend garde,
D'un œil experimenté
Que tel desbaux ne nous trompe
Et ne rompe
L'accord de notre santé.

Œuvres complètes de Ronsard, t. VI, p. 362 (Paris, Franck, 8 vol. in-16.)

— F. 13, v. 11. La fable de la Cigale et la Fourmi est ici racontée avec un certain charme. Je crois que Guéroult, de Caen, a écrit la même fable ; mais je n'ai pu me procurer ses narrations fabuleuses (Lyon, 1588, in-4°). Quant à La Fontaine, comme on disait au XVIe siècle, *Les petits enfants en vont à la moustarde.*

— F. 14, v. 5.

Ces grés menteurs

Et quidquid Græcia mendax
Audet in historia.
Juvénal, sat. X, v. 174.

— F. 14. V°, v. 22.

Moy, coifé des saintes verdures
Qui couronnent les frons sauans.

Me doctarum hederæ præmia frontium
Dîs miscent superis.
Horace, Odes, liv. I, od. I, v. 29.

— F. 15, v. 13.

Ton Pelignois.

Ovide était né à Sulmo, dans le pays des Pelignes, c'est ce qui se trouve constaté par ce vers d'Ovide lui-même :

Mantua Virgilio gaudet, Verona Catullo :
Pelignæ dicar gloria gentis ego.

— Ibid. v. 22. Ces noms de femmes, chantées par les poètes latins, ont déjà figuré plus haut.

— F. 16. Horace a fait une Palinodie, Odes, liv. I, ode 16, et Tibulle, Elégies, liv. I, élég. 9.

— F. 17. V° v. 7.

La plume donc, pour amende soit arse.

Quem criminosis cumque voles modum
Pones iambis : sive flammâ,
Sive mari libet Adriano.
Horace, liv. I, ode 16, v. 2.

— F. 17. V°. Charles Cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen. C'est lui qui fut plus tard proclamé roi par la Ligue sous le nom de Charles X. Il venait alors de recevoir à Rome le chapeau de cardinal. Il mourut en 1590, âgé de 70 ans. C'était à son époque le prélat le mieux renté de France.

— F. 18, v. 8. *Le neuf pays du Rouge bois* est le Brésil. Dieppe y envoyait alors des vaisseaux pour le commerce des bois de teinture appelés *Bresillet*, *Hæmatoxylum*, bois de sang, bois rouge.

— Ibid. v. 9. Il y avait à Cléry (Loiret) un oratoire dédié à la Vierge, pour lequel Louis XI avait une dèvotion particulière. Dives (Calvados) avait aussi son pélerinage, plus fréquenté des marins que des rois.

— F. 18, v. 22. Gaillon fut dans l'origine un château fort. Le cardinal Georges d'Amboise y fit bâtir une magnifique maison de plaisance, à laquelle le cardinal de Bourbon ajouta une galerie. Le château épiscopal est aujourd'hui remplacé par une maison de détention.

— F. 18, v. 12 et suivants. Doublet invite le cardinal à venir visiter Dieppe, qui était alors le port militaire de la France et fournissait à nos rois leurs plus braves marins. — La ville avait alors, avec son château, une ceinture de murailles qui ne fut abattue que sous la Restauration.

— F. 19, v. 9 et suivants. Lesbie était la maîtresse de Catulle qui la chantait en vers hendécasyllabes, tandis que Tibulle célébrait Némésis en distiques, que Doublet nomme le *fluant couple*. — L'amant Tuscan est Pétrarque, natif d'Arezzo. Il se fixa dans Avignon où il chanta Laure, dont il ne déguisa point le nom. Sibille est donc le nom véritable de celle qu'aimait Doublet ; mais il est supposable que c'est plutôt un prénom qu'un nom de famille.

— Ibid. v. 26. Il demande pardon aux Sibylles antiques de leur pré-

férer la sienne. — Varron en comptait dix : La Persique, la Lybienne, la Delphique, la Cuméenne, l'Erythréenne, la Samienne, la Cumane, l'Hellespontine, la Phrygienne et la Tiburtine. — Elles figurent dans les livres d'Heures du XVI[e] siècle, comme ayant prédit la venue du Sauveur.

— F. 19, V°, lig. 3. On voit par l'élégie sur Fontainebleau, que le poète était chargé de remplir auprès du roi une mission de ses concitoyens.

— Ibid. v. 11. La source qui donnait son nom à Fontainebleau est aujourd'hui tarie. On a essayé récemment de la renouveler, mais il est douteux qu'on y réussisse.

— Ibid. v. 14 et suiv. Cette résidence, qui a été restaurée par le roi Louis-Philippe, était alors embellie par les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, Bosso, Primatice, Benvenuto Cellini etc.

— F. 20, v. 13. Je crois que la Cléopâtre couchée, en bronze antique, qui était alors à Fontainebleau, est celle qui se voit actuellement au Jardin des Tuileries.

— Ibid. v. 25. *Demi-cueur mien*, est une imitation d'Horace : *Animæ dimidium meæ*. Odes, I, 3.

— F. 20. V°, v. 16.

Attalicis conditionibus
Nunquam dimoveas, ut trabe Cypriâ
Myrtoum pavidus nauta secet mare.
Horace, Odes I, 1, v. 12.

— Ibid. v. 21-22. Le Cygne de la Pouille est Horace né en Apulie, et le clairon Mantuan, Virgile né à Andes près de Mantoue.

— F. 21, v. 8. Le Palais de Justice où les magistrats siégeaient en robes rouges sur du velours bleu fleurdelisé.

— Ibid. v. 24 et suiv.

Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam
Jàm te premet nox, fabulæque manes
Et domus exilis Plutonia.

Horace, Odes, I, 4, v. 15.

— F. 22, v. 3. Prométhée fut enchaîné sur le Caucase pour avoir dérobé le feu céleste, qui lui servit à animer l'homme.

Eschyle avait composé sur ce sujet une trilogie. Prométhée ravisseur du feu, Prométhée enchaîné, la délivrance de Prométhée.

La seconde tragédie a seule survécu.

— Ibid. v. 19. Le tyran de Sardes est Gygès, possesseur de l'anneau enchanté. Voyez Platon, République, 10 ; *Cicero de Officiis* III, 38. Enfin le roi Candaule, qui est le 9e du liv. IV des Contes de La Fontaine.

— F. 22, v. 27. Le proverbe : *Faire des châteaux en Espagne*, était déjà usité au XVIe siècle.

— F. 22, v. 22.

Indulge ordinibus; nec secius omnis in unguem
Arboribus positis secto via limite quadret.

Virgile, Georg. II, 277.

— Ibid. 26. Les fermes des environs de Dieppe ont pour clôtures des levées de terre plantées d'arbres, qui protègent les bâtiments, la cour et les pâtis contre la violence des vents. On les appelle *forières*. On y met encore les mêmes essences d'arbres.

— F. 23, v. 24. La coutume de placer des bouquets d'épis tressés aux pieds des statues des saints, au jour de leur fête, existe encore aux environs de Dieppe.

— F. 23 V°, v. 12. Au temps de Doublet, les paysans procédaient déjà comme leurs descendants.

— Ibid. v. 14.

Aurea fruges
Italiæ pleno diffudit copia cornu.
Horace, *Epîtres*, liv. I, ép. 12.

— Ibid v. 21.

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidenda
Sobrius aula.
Horace, Odes, liv. II, od. 10.

— F. 24, v. 1. Pæan, surnom d'Apollon, de παίω, frapper, pris de l'hymne de sa victoire sur le serpent Python.

— Ibid. v. 18.

Purpureus veluti quum flos succisus aratro
Languescit moriens.
Virgile, Æneid. IX, 435.

— F. 25, v. 2. Esculape, fils d'Apollon, rendit la vie à Hippolyte qui avait repoussé l'amour de Phèdre, sa belle mère. Voir Ovide, Métam. XI, fab. 45.

— F. 25, V°, v. 13.

Seront ta viande,

Feront ton affaire, te plairont. « Ce n'est pas là ma viande, signifie ce « n'est pas ce que j'aime, mon ragoût, mon appétit. » Leroux, Dict. comique.

— Ibid. v. 18. Latone, grosse de Jupiter, fut poursuivie par la haine de Junon, qui fit promettre à la Terre de ne lui donner aucun asile. Neptune, ému de pitié, fit sortir de la mer l'ile de Délos où Latone, métamorphosée en caille, mit au monde Apollon et Diane. Un des premiers actes d'Apollon fut de tuer le serpent Python, que Junon avait fait naître pour poursuivre Latone.

— Ibid. v. 24. Doublet veut parler de la couronne de laurier, qui

plaît à Apollon. Le *Phrygien téméraire* est le satyre Marsyas, qui fut écorché vif en punition d'avoir osé disputer au Dieu des vers, le prix de la flûte.

— F. 26. L'*Elegie* 18e pourrait avoir servi de type à la XIIIe satire de Regnier. Les deux pièces ont pour le fond une grande ressemblance.

— F. 27, v. 2. — La Macette de Regnier emploie le même moyen, dans la XIIIe satire.

— Ibid. v. 9.

Cource,

Courrouce.

— F. 27, V°, v. 3. Voyez les fables de Phèdre, liv. V. fab. 8.

Cursu volucri pendens in novacula
Calvus, comosa fronte, nudo corpore,
Quem si occuparis, teneas; elapsum semel
Non ipse possit Jupiter reprehendere :
Occasionem rerum significat brevem.

— F. 28, v. 15. Deux cornes de feu traversent le nimbe de Moïse.

— Ibid. v. 20. Juvénal, ou peut-être Ovide, a dit : *Casta est quam nemo rogavit.*

— F. 29, v. 2. Dans le portrait du poète crotté, Macette dira :

Puis ils ne donnent rien, si ce n'est des chansons.

Regnier, sat. XIII, v. 252.

— F. 29, V°, v. 6. Regnier termine sa satire XIII par des imprécations du même genre :

Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres si sainctes,
Que soient avant ta mort tes prunelles esteintes ;
Ta maison descouverte et sans feu tout l'hyver.....,
Et traîner, sans confort, triste et désespérée,
Une pauvre vieillesse, et toujours altérée.

— F. 30, v. 22 et suiv. Doublet veut parler de : 1° Marot, né à Cahors, qui a traduit les psaumes de David ; 2° Nicolas Denisot, peintre en miniature et poète, qui a publié quelques Noëls sous le pseudonyme anagrammatique de Conte d'Alsinois ; 3° Pierre Bembo, cardinal, poète italien et latin ; 4° Sannazar, surnommé le Virgile chrétien, auteur du poème *De Partu Virginis*, de l'*Arcadia*, etc. ; 5° Arioste, auteur du *Roland Furieux* ; 6° Théocrite de Syracuse, qu'il appelle l'*Arethusain berger*, parce qu'il a chanté, dans ses églogues, la fontaine d'Aréthuse, etc.

— F. 30, V°, v. 14. Ovide a dit : *Tempus edax rerum.*

— Ibid. v. 16.

Non omnis moriar, multaque pars mei
Vitabit Libitinam.....
Horace, Odes III, 30.

— Ibid. v. 22.

Brument,

Mot normand, qui signifie fiancé, marié.

— F. 31, ligne 1. On peut comparer l'*Elegie* 20 avec le *Blason et Louenge des singularitez et excellences de la bonne ville de Dieppe*, par Pierre Grognet. — Cette pièce, composée vers 1520, se trouve dans les *Blasons*, poésies anciennes, publiées par Méon. Paris, Guillemot, 1807, in-8, p. 366.

— F. 31, v. 26. A Dieppe, le soleil se lève au-dessus de la falaise du Pollet.

— F. 31, V°, v. 2. La plage de Dieppe fait face au nord.

— Ibid. v. 3. La côte de Janval.

— Ibid. v. 12. On a vu, dans la préface et ci-dessus, des renseignements sur la famille Mifant. Une des notes sur la vie de Doublet par Colletet donne quelques détails sur Jean et Raoul Par-

mentier. Pierre Crignon, leur ami, outre une élégie sur leur mort, a publié un récit abrégé de leur voyage.

Pour ce qui est de Terrien, son prénom était Guillaume, et il a écrit des commentaires sur le droit civil observé en Normandie. (Paris, J. Du Puis, 1574, in-fol.) Voir la *Galerie dieppoise*. Dieppe, 1862, in-8.

— Ibid. v. 22. L'hydrographie a été de tout temps en honneur à Dieppe. Les relations de voyages y étaient fort nombreuses. Cartes et manuscrits, tout a été perdu lors du bombardement de 1694.

— Ibid. v. 28. On se promenait alors comme aujourd'hui sur la belle plage de Dieppe, du côté du phare de l'Ailly. Doublet compare ce *promenoir* avec le *Grand-Pont* qui servait alors de promenade aux Rouennais. Taillepied, dans son *Recueil des Antiquitez et Singularitez de la ville de Rouen*. (Rouen, Martin le Mesgissier, 1601, in-12), fait toutefois un pompeux éloge de la majesté, mais non de la solidité de ce pont, qui fut remplacé, vers 1630, par un pont de bateaux, et disparut entièrement en 1661.

— F. 32, v. 11 et suiv. Cette curieuse description des maisons de Dieppe, que détruisit le bombardement de 1694, est peut-être le seul souvenir qui en soit resté.

— Ibid. v. 15. La Grande-Rue de Dieppe ne peut être qu'une reproduction de celle dont parle Doublet, puisque la ville tout entière fut reconstruite sous Louis XIV.

— Ibid. v. 19. C'est Ango, le fameux navigateur, qui fit venir à Dieppe les eaux prises à Saint-Aubin, dans la vallée de la Scie. C'était une création nouvelle à l'époque où écrivait notre poète.

— Ibid. v. 28. Soit dans l'église Saint-Jacques, soit dans l'église Saint-Remi.

— F. 32, V°. Dans sa 21ᵉ *Elegie*, Doublet, en appelant les poëtes au Puy de l'Assomption de Dieppe, rapporte l'origine ou le rétablissement de ce concours poétique à la levée d'un des nombreux

siéges que Dieppe eut à subir, celui de 1443. Les Anglais, commandés par Talbot, ayant été repoussés, la veille de l'Assomption, à l'heure où les cloches commencèrent à sonner pour la fête, le bruit courut que la sainte Vierge était apparue sur les murs de la ville et avait, de sa main, écarté les assiégeants. Des fêtes, des processions et cérémonies, qui portaient le nom de *milouries* (du mot *mi-août*), accompagnées d'un concours poétique, furent établies et se continuèrent, avec un éclat qui baissa en même temps que la fortune de Dieppe, jusqu'en 1789.

— Ibid. v. 12, La Loire était le fleuve qui avait vu naître Du Bellay; Ronsard avait pris naissance sur les bords du Loir.

— Ibid. v. 18. Le Puy de l'Immaculée Conception, à Rouen. Voyez les *Antiquitez*, par N. Taillepied. Chap. XXXIX.

— F. 33, v. 21. *Gerre* pour genre. Mot hors d'usage.

— Ibid. v. 24. Il y eut, en 1555, un combat naval livré dans les eaux de Dieppe.

— F. 33, V°, v. 13.

Et quidquid Græcia mendax
Audet in Historia.

Juvénal X, 174.

— Ibid. v. 23 et suiv. Allusions aux Psaumes de Marot, au poème de la Semaine par Du Bartas, et à l'Hercule Chrestien de Ronsard. (Voyez ses *Hymnes* T. V, page 168 de l'édition elzévirienne. Paris, 1867, in-16.)

— F. 34, v. 4 et 6. Le Puy ou Palinod de Dieppe, fondé en 1320, à l'imitation de celui de Rouen, se tenait le 15 août, jour de l'Assomption ou le 8 septembre, jour de la Nativité. — A la fin de la première suite de sa notice historique sur l'Académie des Palinods, M. Ballin a parlé des Palinods de Dieppe, et à la fin de la seconde suite, il a cité des fragments de la pièce de Doublet.

— Ibid. v. 8.

Totidem quot messis aristas,
Silva gerit frondes, ejectas littus arenas.
Ovide, Métam. XI.

— F. 34, v. 12. Dans le siége de Dieppe par Talbot, en 1443.

— Ibid. v. 16. C'est le 14 août 1443, veille de l'Assomption, que le Dauphin, plus tard Louis XI, donna le dernier assaut aux Anglais, pendant qu'au bruit des cloches se faisait une procession solennelle autour des murs de Dieppe. — Voir les *Mémoires chronologiques pour servir à l'Histoire de Dieppe*, par Desmarquets, et l'*Histoire de Dieppe* par M. Vitet.

— Ibid. v. 24. — La falaise de l'Est ou du Pollet. Talbot y fit établir une Bastille, en décembre 1442, et cet endroit s'appelle encore place de la Bastille. Plus tard, vers 1562, on y fit bâtir le fort du Pollet. Doublet a dû le voir édifier.

— F. 34, V°, v. 2. Charles VII chassa les Anglais de France par la victoire de Formigny, le 15 avril 1450.

— Ibid., V°, v. 10. C'était un constructeur de navires de Dieppe, qui avait inventé les six grandes plates-formes ou ponts mobiles mentionnés par le poète. (Voir Desmarquets, t. I, p. 63.)

— Ibid. v. 26. Desmarquets ne parle pas d'une prière à la Vierge, mais d'un discours du Dauphin à ses troupes.

— F. 35, v. 16 et suiv. On établit immédiatement à Dieppe la confrérie de l'Assomption sur laquelle Desmarquets donne de longs et curieux détails. T. I, p. 68-85. — Un vieux registre de cette confrérie, cité par le chroniqueur Asseline, porte que les prix consistaient vers 1471, en une *Couronne* d'or, qui était pour le Premier Chant Royal; un *Chapeau de Laurier*, pour le deuxième; une *Affique d'or*, pour la meilleure Ballade, et un *Anneau d'or garni d'une pierre*, pour le Rondeau. (Note de M. Féret, citée par M. Ballin. Première suite sur les Palinods de Rouen, p. 11.)

— F. 35, v. 25.

Les Dircéennes Odes,

de Dircé, fontaine de Béotie, à cause de Pindare qui était Béotien.

— F. 35, V°. ligne 10. Jean de Bourbon, comte d'Enghien, sixième fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit le 6 juillet 1528. Il avait épousé, le 14 juin 1557, Marie de Bourbon, duchesse d'Estouteville, née le 30 mai 1539. — Il fut trouvé parmi les morts, après la désastreuse bataille que le duc de Savoie, Philibert Emmanuel, gagna le jour de Saint-Laurent (10 août 1557), sur le connétable Anne de Montmorency, accouru au secours de Saint-Quentin assiégée.

F. 35, V°, ligne 12. Vallemont, arrondissement d'Yvetot.

« En 1560, Adrienne d'Estouteville décédait à Trie, dans sa qua-
« rante-huitième année; son corps fut rapporté dans l'abbaye de
« Valmont, et y fut inhumé le mardi 28 janvier 1560, en même
« temps que ceux de François, duc d'Estouteville; de François,
« comte de Saint-Paul, son fils; *de Jean de Bourbon, comte d'Enghien*,
« premier mari de sa fille, et de Jacqueline d'Estouteville, sa mère,
« qui paraissent avoir été jusque là conservés à Trie. »

Recherches sur les sires et le duché d'Estouteville, par R. d'Estaintot, p. 17.

— F. 36, V°. Le Dauphin, qui, un an plus tard, devait commencer un règne de dix-sept mois, sous le nom de François II, épousa la fille unique de Jacques V, roi d'Ecosse, Marie Stuart, alors dans toute la fleur de sa beauté, le 24 avril 1558. Les prédictions enthousiastes de Doublet, à l'occasion de ce mariage, ne furent point exaucées.

— Ibid. v. 1. La fille de l'Ecume, Vénus Aphrodite du grec ἀφρὸς, écume.

— Ibid. v. 14.

Hic triplex uno comitatur gratia nexu.

Sidoine Apollinaire.

— Ibid. v. 17. *Vulgus Hymen Hymenæe, vocant*, dit Ovide. Dans l'épithalame de Julia et de Manlius, par Catulle, les mots *Hymen! Hymenæe!* reviennent sans cesse.

— F. 37, V°, v. 13. Lilebourg semble être mis là pour Edimbourg.

— F. 38, V°, v. 6. Un tournoi devait être fatal à Henri II. Quatorze mois plus tard (30 juin 1559), il devait périr en rompant une dernière lance contre Montgommery, capitaine de sa garde écossaise.

— F. 39, v. 11. Les Trois Grâces, dont il a parlé plus haut.

— Ibid. v. 20.

Son croissant est de nos dieux.

Allusion au croissant qui formait le corps de la devise de Henri II, et avait pour âme :

Donec totum impleat orbem.

— Ibid. v. 25.

Et rebus nox abstulit atra colorem.

Virg. Æneid. VI, 272.

— F. 39, V°, derniers vers.

Pampineæ vites et amictæ vitibus ulmi.

Ovide.

— F. 40, v. 21 Jean Fourdin était sans doute un de ces savants modestes qui travaillent uniquement pour la science et non pour leur renommée. La reconnaissance de Doublet, son élève, a seule préservé son nom d'un entier oubli.

— F. 40, V°, v. 28. Un Arpinois : Cicéron né à Arpinum, dans le Latium.

— F. 41, v. 10. Le comique Sidonien, Térence, poëte comique latin, né probablement à Carthage, colonie de Sidon.

— F. 41, V°, v. 9. En l'absence de tout autre document, il est difficile de déterminer quel est le Daniel que signale le poète. — Serait-

ce Daniel l'organiste, qui a laissé plusieurs recueils de Noels? mais il était d'Orléans. Serait-ce un ancêtre du P. Daniel, l'historien, qui était de Rouen?

— F. 41, V°, v. 12. Horace a dit de lui-même, dans une ode à Mécène, liv. II, ode 20.

Jamjam residunt cruribus asperæ
Pelles, et album mutor in alitem
Superne, nascunturque leves
Per digitos humerosque plumæ.

— F. 41, V°, lig. 19. Je ne sais de quel poète latin (moderne sans doute), est tirée cette pièce. Jean Passerat, l'un des auteurs de la satire *Ménippée*, a puisé à la même source un conte : *Métamorphose d'un homme en oiseau*, qui est bien autrement spirituel.

— F. 43, v. 6.

Impius hæc tam culta novalia miles habebit?
Barbarus has segetes? En quò discordia cives
Perduxit miseros : en queis consevimus agros.
Virgile, Eglogues, I, v. 71

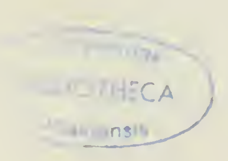
— F. 43, V°, v. 19

O utinàm nova
Incude diffingas retusum in
Massagetas Arabasque ferrum!
Horace, Odes, liv. I, od. 35.

— F. 44, V°. Imité de la première ode d'Anacréon : Θέλω λέγειν Ἀτρείδας. Voyez la même Ode traduite par Remy Belleau, t. I, p. 13, de ses œuvres publiées par A. Gouverneur (Paris, Franck, 1867, 3 vol. in-12).

Ibid. v. 2. Le duc François de Guise investit Calais le 1[er] janvier 1558 et le prit en huit jours sur les Anglais qui l'occupaient depuis 1347.





— Ibid. v. 8. Henri II, sous qui se passèrent ces faits de guerre.

— F. 45. Troisième ode d'Anacréon : Μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις. Voyez Belleau I, 15, et Ronsard II, 164, mais surtout La Fontaine, conte XII du III[e] livre.

F. 45, V°, v. 15. Ode 40 d'Anacréon : Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισι. Suivant M[lle] Lefebvre, Théocrite n'a point dédaigné de l'imiter. Selon Brunck, cette imitation serait de Bion. Le Tasse s'en est souvenu dans son *Aminte*, acte II, sc. 1. — Voyez encore Belleau I, 43, et Ronsard II, 270.

F. 46, V°. Sur la mort d'un Perroquet. — Voir Catulle, *Funus Passeris* :

Lugete, o Veneres Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum !

Voir aussi Stace, Silves, liv. II, Silve IV. *Psittacus melioris.*

— F. 47, V°, v. 5. Adonis. Voyez Bion, Idylle 1, et Théocrite, Idylle 30.

— F. 48, v. 22. Il est donc bien ancien ce refrain qui a passé de *bec en bec*, jusqu'aux perroquets de nos jours :

Quand je bois du vin clairet,
Tout tourne ! (*bis*).
Quand je bois du vin clairet
Tout tourne au cabaret.

— F. 48, V° v. 25. *L'Écoufle*, c'est le milan.

— Fol. 49, V°, v. 14. Pulex ou plutôt Pulci, de Custozza près Vicence (qu'il ne faut pas confondre avec Luigi Pulci, auteur du *Morgante maggiore*), fut célèbre pour son épigramme de l'*Hermaphrodite*, que Politien, Lascaris et Lamonnoye ont traduite en grec, que Nicolas de Bourbon a remise en latin, et qu'après Doublet, M[lle] de Gournay,

Lamonnoye, d'autres peut-être encore ont imitée en français. Voici le texte de cette épigramme bien oubliée aujourd'hui :

Cum mea me genitrix gravida gestaret in alvo,
Quid pareret fertur consuluisse deos.
Mas est, Phœbus ait. Mars, fœmina. Junoque, neutrum.
Cumque forem natus, hermaphroditus eram.
Quœrenti letum ; Dea sic ait : Occidet armis.
Mars, cruce. Phœbus aquis. Sors rata quœque fuit.
Arbor obumbrat aquas; ascendo. Decidit ensis
Quem tuleram, casu tabor et ipse super.
Pes hœsit ramis, caput incidit amne : tulique
Fœmina, vir, neutrum, flumina, tela, crucem.

— Fol. 50, v. 5. L'énigme de Cléobule a pour sujet l'*An*, père des *douze mois*, qui ont pour enfants *trente jours* chacun. Elle se trouve dans Diogène Laerce, *Vie de Cléobule*, ch. VI. La voici :

Εἷς ὁ πατὴρ, παῖδες δὲ δυώδεκα· τῶν δέ χ' ἑκάστῳ
Παῖδες ἔασι τριήκοντ', ἀνδιχα εἶδος ἔχουσαι·
Ἧι μεν λευκαὶ ἔασιν ἰδεῖν, ᾗ δ' αὖτε μέλαιναι·
Ἀθάνατοι δε' τ' ἐοῦσαι, ἀποφθινύθουσιν ἅπασαι.

— F. 52, V°, v. 19.— Ce quatrain a été mis en musique au XVIe siècle par Costeley. — L'air se trouve dans le 19e livre de chansons à 4 et 5 parties par Orlande de Lassus et autres. Paris, A. Le Roy et R. Ballard, 1581, in-8, oblong.

On se rappelle aussi ces deux vers qui semblent en être imités, dans le vaudeville final du *Figaro de Beaumarchais :*

Si l'amour porte des ailes
N'est-ce pas pour voltiger ?

Et enfin ce refrain d'une romance du siècle dernier :

Ce Dieu que tu fuis a des ailes ;
Il te rattrapera toujours.

— F. 53, v. 1. Un autre normand, Charles Faucon de Ris, sieur de Charleval, dans nn sonnet célèbre sur notre première mère, a dit avec plus d'esprit encore.

Elle aima mieux conter fleurette au diable
Que d'être femme et ne pas coqueter.

— F. 53, V°, v. 15. Je crois que l'épigramme sur les ruines de Rome est d'Andréa Navagero (en latin Naugerius), dont les poésies ont été imprimées en 1530, in-fol., à Venise.

Le troisième sonnet : *Des Antiquités de Rome*, par Joachim Du Bellay, est une imitation de la même pièce.

Nouveau venu qui cherches Rome en Rome,
Et rien de Rome en Rome n'aperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.
Voy quel orgueil, quelle ruine, etc.

— F. 54, ligne 22. Achéménide était un des compagnons d'Ulysse. Il est question de lui dans l'Enéide III. 614.

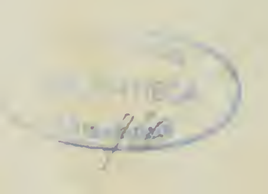
— F. 54, V°, ligne 9. C'est la traduction de cette épigramme :

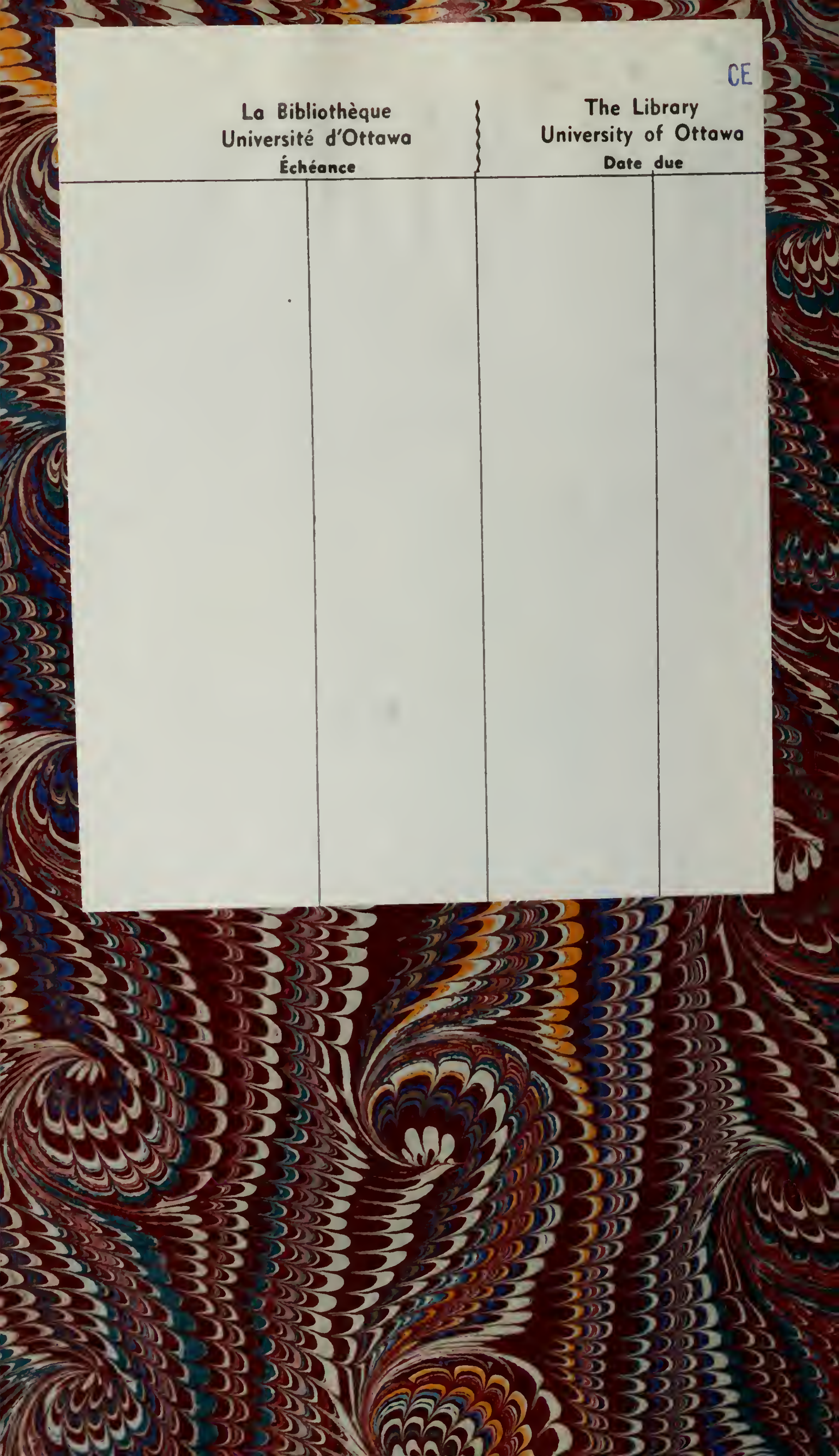
Ἐκ ζωῆς με θεοὶ τεῦξαν λίθον· ἐκ δὲ λίθοιο
Ζωὴν Πραξιτέλης ἔμπαλιν εἰργάσατο.

Anthologie, IV, 9.

— F. 55, v. 1. *Iote*, c'est l'ἰῶτα, la plus petite des lettres grecques, comme qui dirait un atome.

ROUEN. — IMP. DE H. BOISSEL.




CE
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due

